

regards

1 fr. 50
1. 75 BELGES
0. 35 SUISSE
24 pages

PARAIT LE JEUDI

N° 209

13 JANVIER 1938



...et puis
voici

la France

la passionnante
enquête

de

Stéphane MANIER

cette semaine :

JEUNES FILLES

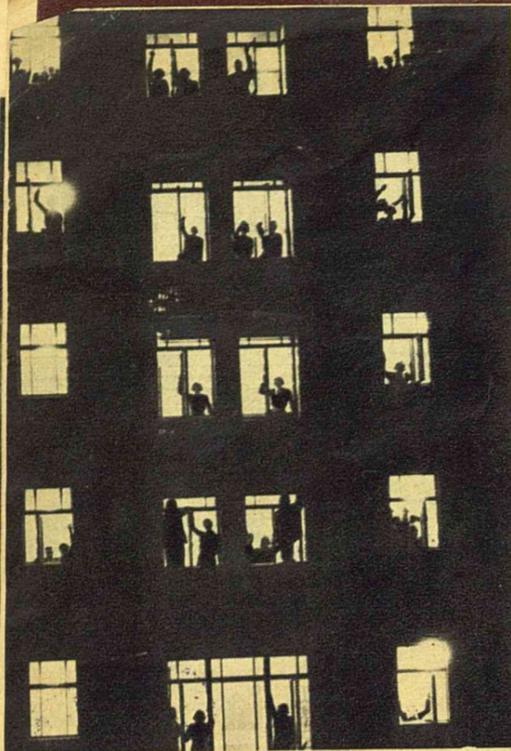
de PARIS...

et d'AILLEURS

—◆—
Une étude
d'Huguette GODIN
sur
LE TRAIN CHER

photo CHIM

REGARDS sur le M



Il est coutume à Londres que le jour de l'An soit annoncé par toutes les cloches de la ville, et chacun se met aux fenêtres pour les entendre.



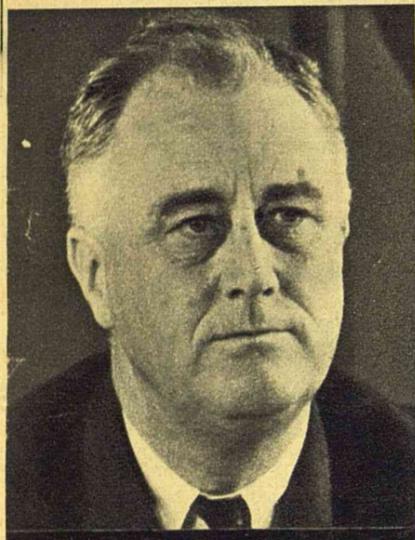
Les ouvriers et ouvrières des usines Goodrich, votant à bulletin secret, ont décidé à la majorité la reprise du travail, à la suite de la sentence de M. Chautemps, la direction ayant promis de renoncer aux licenciements injustes qu'elle avait annoncés. On sait que le président du Conseil a invité la C. G. T., la Confédération générale du patronat français et les petits et moyens industriels à se réunir mercredi pour de nouveaux « accords Matignon ».



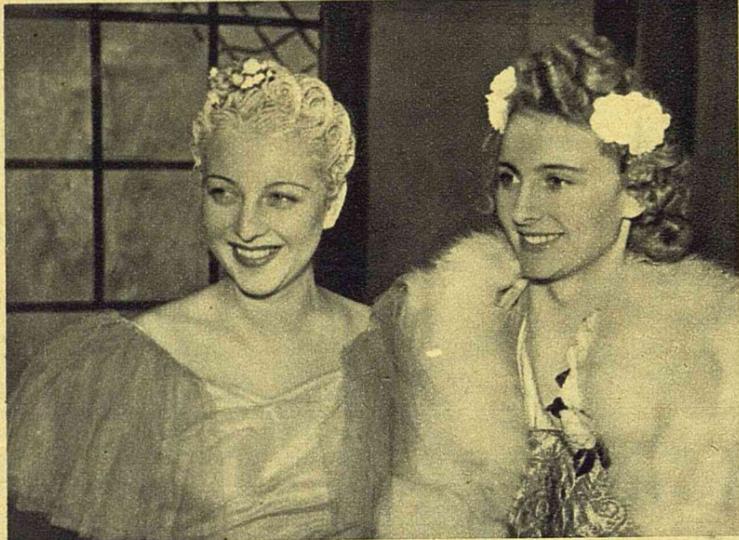
Les parisiens font la queue aux bureaux des autobus pour échanger leurs tickets périmés contre des tickets neufs augmentés de 1 franc par carnet de 20.



La troupe a tiré samedi à Bizerte, en Tunisie, sur des manifestants convoqués par le Néo-Destour pour protester contre l'expulsion du néo-destourien Hassen Nouri. 6 tués, plus de 30 blessés, tel est le bilan de cette nouvelle tragédie, due à l'activité factieuse s'exerçant contre notre pays, avec l'appui de l'étranger. Sur la photo : Habib Bourguiba, chef du Néo-Destour.



Prenant la parole à l'ouverture du Congrès de Washington, le président Roosevelt a adressé au monde un message, dans lequel il dénonce une fois de plus le danger que font courir les dictateurs.



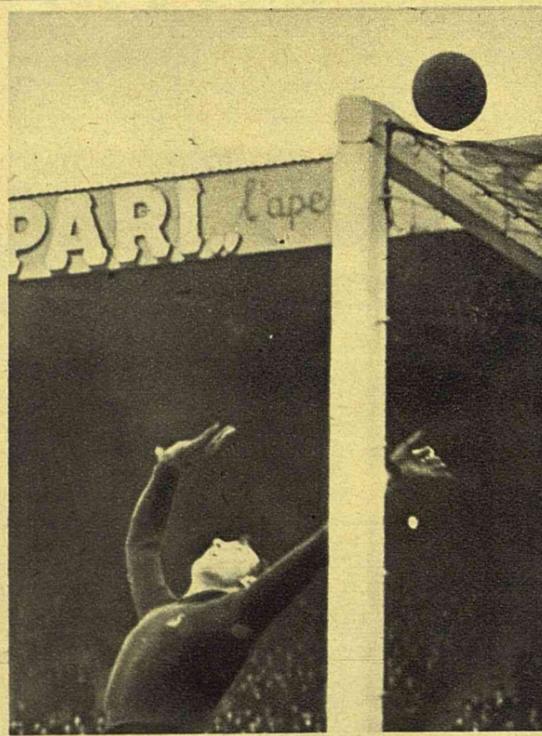
Mlles Geneviève Karquel et Marie France Lebeau, les deux charmantes élues qui représenteront les jeunes filles françaises à l'Exposition Internationale de New-York en 1939.



A Genève, sur la promenade au bord du Lac Léman, les arbres sont décorés par l'embrun, d'écharpes de glaces.



Lonlas qui le 9 janvier arriva premier dans le cross international de Chartres, porté en triomphe à l'arrivée.



Au Parc des Princes, Sète a battu Strasbourg par 2 buts à zéro, dans la Coupe de France de football.



Place du Combat, la levée du corps de Virgilio Diaz, Trésorier Général du Comité International d'Aide au peuple espagnol, qui a été lâchement assassiné par un agent du fascisme, et auquel les parisiens ont fait d'émouvantes obsèques le 8 janvier.

LES ENFANTS DE MADRID MANQUENT DE LAIT, VENEZ A LEUR SECOURS

Il faut agir vite ! Des télégrammes nous avisent que 20.000 petits enfants sont en danger de mort dans les dispensaires de Madrid, PAR MANQUE DE LAIT. La quantité de lait actuelle n'est pas suffisante POUR FINIR LE MOIS DE JANVIER.

Sauvons ces petits, espoir de Madrid qui se bat.

Envoyez votre obole pour leur acheter du lait, à LA CENTRE SANITAIRE INTERNATIONALE D'AIDE A L'ESPAGNE REPUBLICAINE, 38, rue de Châteaudun, Compte Chèque postal Dr. Val 1346-66 Paris.



PHOTO ZUCCA

Les blancs... les jaunes... la race blanche... la race jaune... Mais n'est-ce pas partout, sous le ciel de Hong-Kong comme sous le ciel de Paris, le même charme adorable des enfants, la même peine des hommes, les mêmes besoins vitaux et les mêmes aspirations au bonheur ? Voici une rue de Hong-Kong, avec, comme nous avons chez nous le boulanger, le marchand de riz et ses clients — quelques-uns de ceux à qui les paroles de l'amiral Suetsugu promettent le massacre, et que seule peut sauver l'union des peuples pacifiques, des peuples blancs, des peuples jaunes.

*Il n'est pas encore trop tard
• pour faire des heureux ! •*

Offrez un abonnement à
Regards

La langue française s'est récemment sinon enrichie, sinon embellie, du moins accrue d'un mot: « usager ». Un mot qui a je ne sais quoi de pitoyable et de péjoratif. L'usager ne fait pas figure de conquistador, il n'a rien de dominateur; on l'imagine plutôt le dos rond, coiffé d'un « melon » un peu râpé, avec au bras le parapluie de M. Prudhomme. Son totem, ce n'est pas le tigre déchâiné : mais le mouton plaintif et résigné.

Non sans motif. L'usager a l'habitude des tules, des mauvaises nouvelles, des fâcheux cadeaux. Il est accoutumé d'être bousculé, maltraité, tiré à hue et à dia... Mais le plus fâcheux, c'est qu'il est légion: c'est que c'est vous, c'est moi, c'est monsieur Tout-le-Monde. Et plus d'une difficulté de l'heure présente vient peut-être de cette mélancolique situation, de cette triste posture de l'usager omniprésent, multiforme et impuissant.

+ +

Voilà, justement, que pour ses étrennes et afin de commencer plus gaillardement l'année, l'Usager-des-Chemins-de-fer vient de recevoir la promesse d'une substantielle augmentation des tarifs.

Mais l'Usager-des-Chemins-de-fer, qui est-ce? Parbleu, c'est avant tout celui qui s'en sert constamment et par nécessité. C'est, tenez, par excellence, celui qui habite au fond de quelque banlieue, et qui prend, matin et soir, d'un mouvement de pendule, le train pour rallier et pour quitter Paris.

Il y a quelque chose de pathétique dans le spectacle d'une grande gare aux heures où l'immense pompe aspirante et foulante de Paris fonctionne à plein rendement. Le flot humain se précipite dans un grouillement de termitière: ce ne sont que visages froncés, soucieux, hâtifs. Ceux-ci replient le journal qui vient de leur marteler l'esprit, au rythme du train, de mille nouvelles habituellement désastreuses: celles-là achèvent en trottant de ranger dans leur petit sac l'ouvrage de main qui parachèvera leur humble élégance, la boîte à poudre où niche leur coquetterie. A côté de leurs trains d'autres trains s'alignent, les lits-salons suivant le wagon-restaurant, la locomotive haletante et prête à s'élançer, vers les plaines et les montagnes, vers les côtes ensoleillées, vers les villes d'art ou vers le rendez-vous d'un transatlantique.

Les « usagers » passent sans les voir. Qui songe aux grands voyages quand la question de l'augmentation prochaine des cartes hebdomadaires à tarifs ouvriers s'impose et pose de si graves problèmes? Qui rêve de Pullmann quand la banquette des troisièmes menace, entre Villeneuve ou Bécon ou Chelles et Paris, de coûter si cher?

+ +

Cette question du coût des transports en banlieue, se rattache à celle, qui fit naguère couler tant d'encre, des lotissements, de l'aménagement de la région parisienne, de l'habitat suburbain. Au lendemain de la guerre, chassés de la grande ville par l'inevitable crise des logements, des centaines de milliers de Parisiens crurent découvrir le salut dans l'exode à la « campagne ». Un liseron dans sa haie, trois radis dans son jardin, un oiseau sur son buisson, une paire de sabots, et dire « ma maison », autant de motifs d'enchantement pour le Parisien: sans parler de l'air pur pour les gosses, et du calme, et du soleil, et de la beauté, et de la joie...

On sait ce qu'il est advenu de tout cela, quelles déceptions, quel désastre: les citadins perdus dans des bleds boueux, les fatigues d'une vie impraticable, le manque de confort, les sites les plus charmants de la banlieue irrémédiablement défigurés, la crise de désespoir et de fureur qui s'empara des banlieusards, des « mal-lotés », vers 1924 ou 25...

Tout cela s'est un peu amélioré depuis. Mais la question des transports demeure, elle, au premier plan: elle va prendre un caractère aigu avec la nouvelle augmentation des tarifs de transport prévues pour le commencement de 1938, et que désapprouvent en premier lieu ceux qui sont bien placés pour la juger: les membres de la Fédération des Cheminots.

Tout le monde, en banlieue, n'est pas propriétaire (et d'ailleurs la situation de petit propriétaire n'est pas très enviable à l'heure actuelle). Nombreux, de plus en plus nombreux, sont les banlieusards qui paient un loyer. Si c'est dans un centre commode, dans un immeuble moderne, il n'y a guère de différence entre le loyer et ceux de Paris. Mais même si l'éloignement, l'inconfort, l'absence de confort l'ont fait baisser, le budget transports, qui s'ajoute au budget habitation, élève celui-ci à un taux que toutes les échelles mobiles et tous les relèvements de salaires ne sauraient compenser.

+ +

Citerons-nous des prix de transport d'avant-guerre ou d'immédiat après-guerre, pour les comparer à ceux d'aujourd'hui et, surtout, à ceux de demain? Cela pourrait être éloquent, mais ce serait à peine utile. Trop de facteurs interviennent pour les modifier à l'infini. Il ne suffirait pas de dire que ce qui coûtait vingt sous en 1919 coûte aujourd'hui cinq ou six francs, il faudrait encore arriver à exprimer ce que valaient vingt sous à cette époque lointaine et ce que valent chacun des cinq ou six francs d'aujourd'hui. Il faudrait noter, encore, que l'individu appelé à répartir dans son budget d'il y a quelque vingt ans un certain nombre de pièces de vingt sous est obligé de les répartir, aujourd'hui, tout différemment.

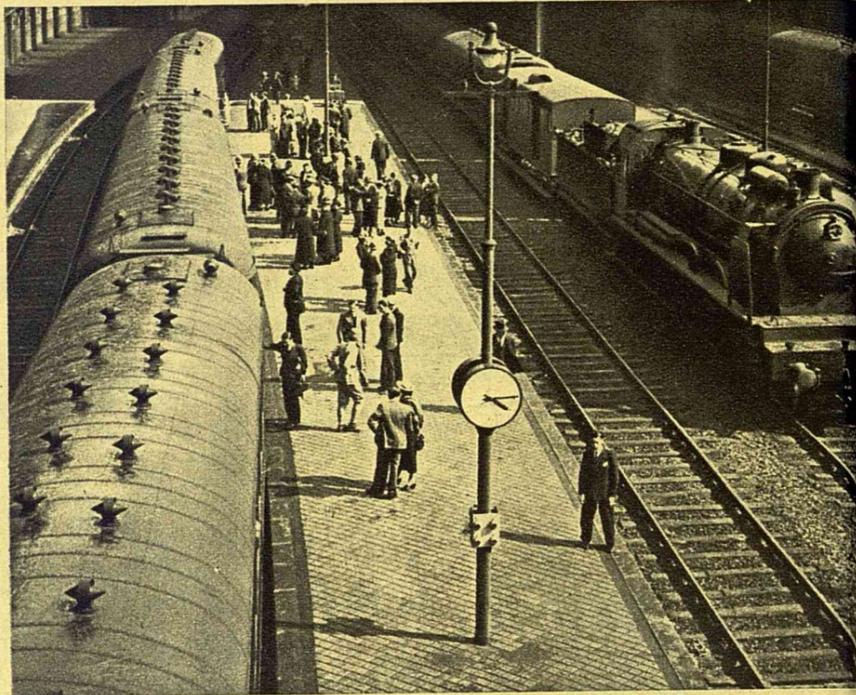
+ +

Et c'est ainsi que, nous en tenant à une généralité fondamentale, nous arrivons à constater qu'en matière de transports ferroviaires nous sommes revenus, quoi qu'il vous en semble, tout justement à la situation... de

Le train cher

1^{er} Janvier = 26%

par
Huguette GODIN



1914, compte tenu de l'augmentation de janvier 1938. Et cette information, nous ne la tenons pas d'un membre des 200 familles, enclin, derrière son cigare et sous son haut-de-forme symbolique, à un optimisme que ne justifient pas toujours les faits: mais d'un haut fonctionnaire des chemins de fer, qui est en même temps un des meilleurs militants de la Fédération des Cheminots.

— C'est bien simple, nous a-t-il dit: en 1914, en prenant 100 pour indice du coût de la vie, on faisait en chemin de fer et en troisième classe 100 kilomètres pour 4 fr. 95. Mettons 5 francs en chiffres ronds. En 1929, au cours de la période dite « de prospérité », les 100 kilomètres en troisième classe coûtaient 19 fr. 80, l'indice des prix de détail étant alors de 610. Nous tombons donc de 5 % à 3,5 % pour les transports, par rapport à cet indice: et même à 3,2 % en 1930, l'indice étant descendu à 560.

Or, en 1938, on va passer, pour la même distance parcourue dans la même classe, au prix de 31 fr. 50. L'indice du coût de la vie étant de 610 et celui des prix de détail étant de 650, on obtient pour les transports une moyenne de 5 %. C'est donc bien un retour à la situation de 1914...

— Mais...!

—... Mais ce n'est vrai que sur le papier. La réalité est bien différente. La réalité, qui nous prend à la gorge et nous dit « la bourse ou la vie ! » est qu'on ne peut plus comparer un budget individuel de 1914 à un budget individuel d'aujourd'hui. Les besoins ont augmenté, les chapitres de dépenses ont augmenté pour tout le monde, et c'est bien, car c'est en raison même du progrès et du standard de vie. Nous en avons un exemple probant, immédiat, et qui touche justement de très près à la question de l'augmentation des chemins de fer: les loisirs.

Qui dit loisirs dit dépenses. Pour lire, pour se distraire, pour s'instruire, pour pratiquer les sports, pour voyager, enfin, il faut dépenser. Voilà ce dont il faut tenir compte pour apprécier sérieusement la charge nouvelle que l'augmentation des transports va faire subir aux « usagers »!

Et notre interlocuteur ajoute :

— Pour vous faire mesurer ce que l'on peut faire dire de faux aux chiffres quand on les envisage isolément, voici un autre exemple, toujours tiré de la question des transports: les partisans de l'augmentation font observer que les prix, même augmentés, restent les plus bas d'Europe: qu'un ouvrier de tel ou tel autre pays paie bien plus cher qu'un ouvrier français pour se rendre à son travail. D'accord... Mais si on ne nous dit pas aussi que cet ouvrier a un « pouvoir d'achat » supérieur à celui de l'ouvrier français, on use d'un argument faux; et on ne nous le dit pas.

+ +

Et la question telle qu'elle va se poser en 1938 nous apparaît plus claire: désormais, dans les halls tumultueux des gares où la banlieue dégorge sa population l'« usager » des trains ouvriers lève les yeux sur les trains des grandes lignes. On ne se fait d'ailleurs point faute de l'en solliciter. Sports d'hiver, joies rustiques et balnéaires de l'été, villes fleuries, mers ensoleillées lui prodiguent leurs appels par les mille voix d'une ingénieuse publicité. Le budget « transports » comprend désormais le budget « voyages » tout comme le budget tout court comprend le budget nécessaire aux excursions dans tous les domaines de l'intelligence. Mais devant la marée montante des prix, restera-t-il jamais assez pour financer réellement les vacances, vacances du corps ou vacances de l'esprit?

+ +

La vérité, pour nous en tenir à la seule question des transports, c'est que le remède à la crise n'est pas dans une augmentation des tarifs, mais dans la refonte la réorganisation totale des réseaux. C'est plus difficile, certes, que de recourir sans cesse à l'augmentation qui va atteindre, avec celle de 1938, 48 % pour les voyageurs et 56 % pour les marchandises... depuis juillet dernier ! Mais comme l'a fort bien dit Pierre Sémar parlant au nom de la Fédération des Cheminots devant le Conseil d'administration de la Société Nationale des Chemins de fer, en novembre dernier, l'augmentation perpétuelle des tarifs est le plus sûr moyen d'aliéner les sympathies du public vis-à-vis de cette Société, qu'en n'en est qu'à son « démarrage ».

« L'article 18 de la convention, a-t-il poursuivi, prévoit l'augmentation des tarifs, à défaut d'économies substantielles. Il ne semble pas qu'un effort ait été fait sur ce chapitre des économies. Il en est qui sont possibles sur l'exercice 1938. Par exemple, par la révision de marchés passés, car on paie des pièces de rechange à prix d'or, des frais d'entretien trop cher. Une enquête, à cet égard, serait édifiante.

« C'est grâce à ces économies que le public veut qu'il y a quelque chose de changé dans les méthodes de gestion. Il accordera alors le préjugé favorable à la S. N. C. F., qu'il refusera si, à ses débuts, elle impose 26 % d'augmentation... »

+ +

« Quelque chose de changé ! » Au fond, cette courte phrase résume tout le duel entre les forces du Front Populaire et les forces de la réaction, dont la constante appréhension, du fond de leurs citadelles économiques et sociales, solidement établies, est de voir « changer » quoi que ce soit !

Puisses-tu du moins, brave « usager » des chemins de fer, ne pas faire cette fois tous les frais du maintien des traditions !

Au Pavillon de l'Élégance, les mannequins, richement parés pendant tout un été, sont alignés dans un coin, comme pour une macabre revue.



A dieu à l'EXPOSITION

Par Lydia LAMBERT

L fait froid. Un petit soleil rouge qui semble accroché tout là-haut, au fond du grand ciel pâle fait de son mieux pour donner l'illusion de la chaleur. En vain. On a les pieds engourdis, les mains gelées et le bout du nez qui picote en buvant l'air glacé. La terrasse du Trocadéro sert de piste aux enfants chaussés de patins à roulettes. En voilà un, tout petit qui tombe. Hurlements. La grande sœur s'approche, le relève et lui dit :

— Ne pleure plus, sinon tu n'iras plus à l'Exposition.

Cette enfant ne lit pas les journaux. Il n'ira plus à l'Exposition, Mademoiselle, ni vous non plus. Ainsi en a décidé le Sénat, qui n'aime pas qu'on s'amuse trop longtemps. L'hiver dernier, le petit Mirscha chantait, au Casino de Paris, un refrain qui me revient tout le temps aux lèvres, avec une légère variante :

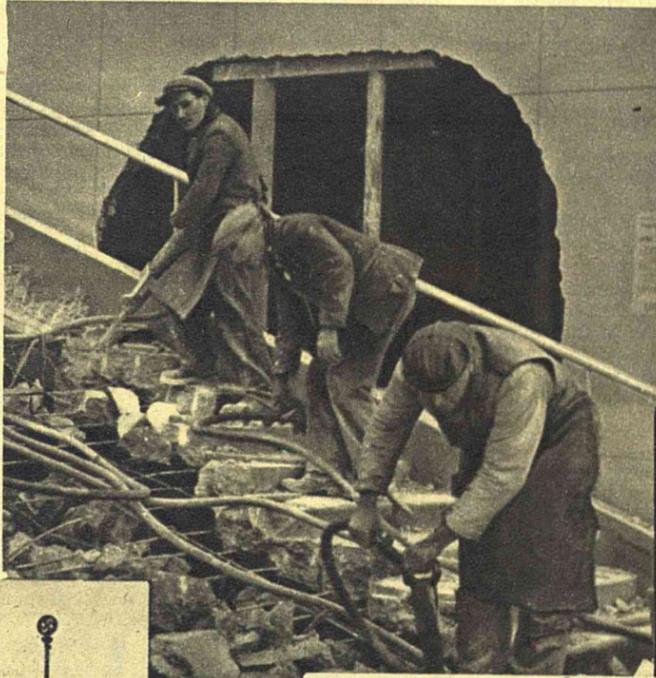
Ville maintenant abandonnée, séparée du monde par une palissade, où pendant 6 mois, se sont synthétisées toute l'intelligence et la beauté du monde.

*L'Sénat n'a pas voulu
Tant pis, n'en parlons plus !*

Le Sénat n'a pas voulu. Il n'a pas voulu l'activité joyeuse, les boutiques pleines, les trains complets, tant pis n'en parlons plus. Au moment de la fermeture, l'Exposition était loin d'avoir épuisé son succès. N'ayant pas pu la faire échouer, malgré ses efforts, la réaction a voulu au moins empêcher sa réouverture, elle y a réussi, grâce au Sénat. L'Exposition était vivante, on l'a assassinée.

Ainsi la pioche, le pic, la scie, le marteau destructeurs s'abattront d'ici quelques jours sur ce rêve en pierre que le nouveau Palais du Trocadéro semble embrasser du haut de sa colline d'un geste de ses grands bras blancs.

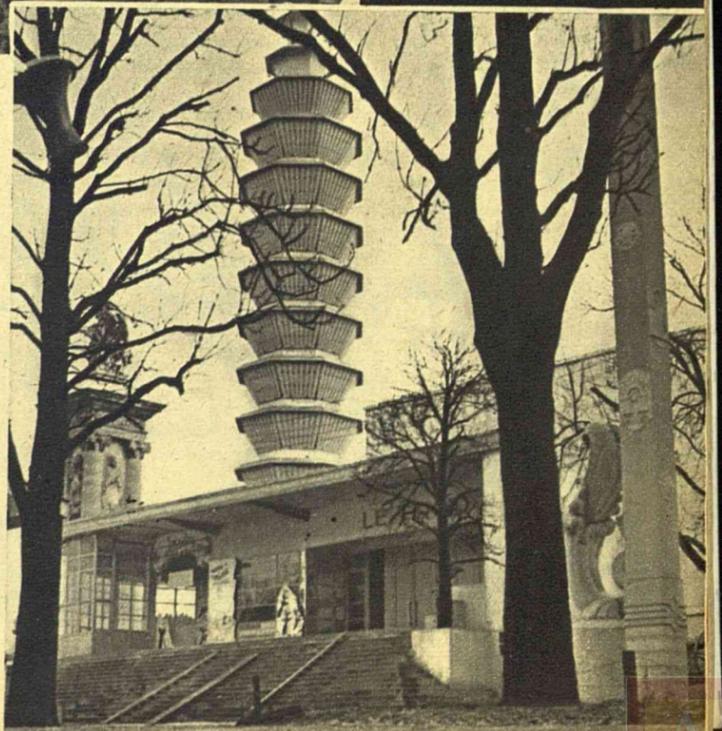
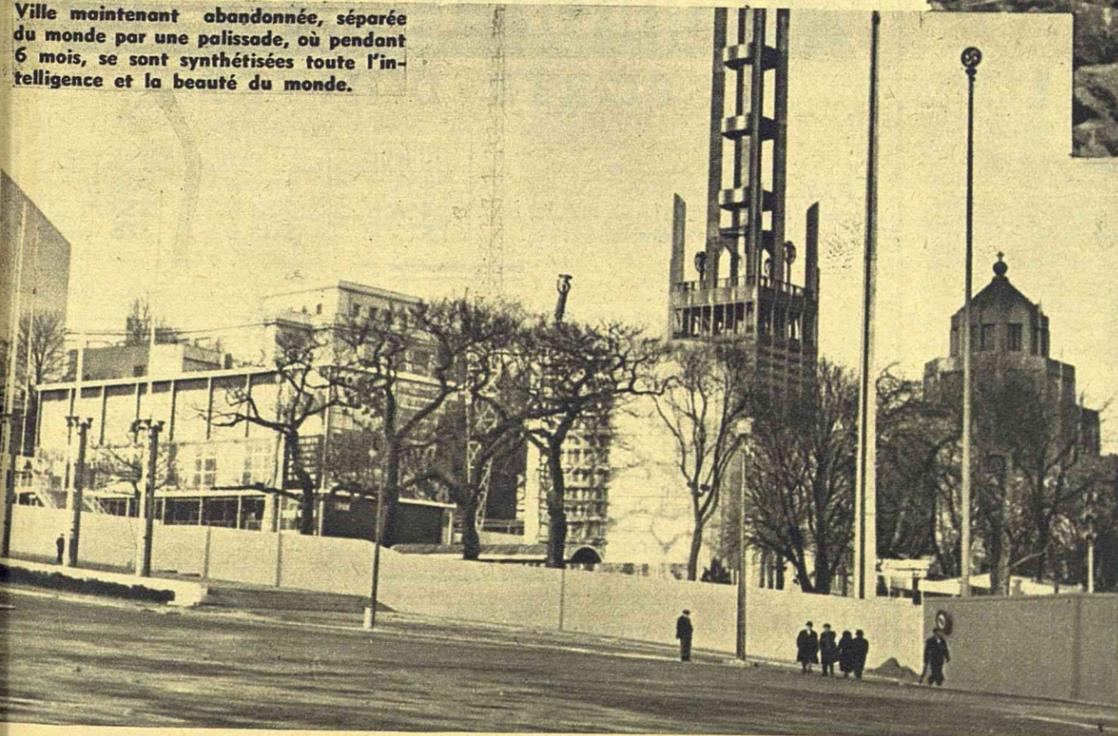
Accoudés au parapet, quelques amateurs s'attardent, malgré le froid, devant l'incomparable perspective. En face d'eux,



Reportage photographique
d'A. LEVELLE

La pioche, le pic, la scie, le marteau destructeurs, s'abatent sur les pavillons.

Le pavillon du froid... ne passera pas l'hiver



L'Exposition git comme une belle morte, avec son plan en croix, à la fois simple et grandiose, la courbe molle de la Seine, traçant un axe naturel qui se croise avec une série majestueuse de terrasses et d'esplanades doucement inclinées. Peut-être ont-ils contemplé de cette même place le spectacle fulgurant de ces nuits où l'eau, la lumière, la musique et la couleur se combinaient, se pénétraient dans une éclatante synthèse, où le fleuve semblait écla-bousser le ciel, le ciel laissait tomber une pluie d'étoiles, où l'eau semblait une lumière liquide et la lumière une fontaine jaillissant du sein de l'eau ?

Maintenant, tout est vide et froid comme une salle de théâtre après le spectacle. Des péniches glissent lentement là où éclatait le feu d'artifice, le vent balaie les feuilles mortes sur la voie triomphale où la foule coulait à pleins bords, les beaux dimanches. Entre deux rangées de ham-pes où ne flotte aucun drapeau, les bas-sins à sec montrent leur fond de mosaï-que. *E finita la comedia.*

Egrenons le chapelet de marches plates qui conduit dans les jardins. Compartimentée en ilots, traversée de barrières, l'Exposition semble un grand corps sans vie. La foule qui circulait comme un sang chaud à travers ses allées lui donnait son vrai visage, son unité. La foule étant partie, il ne reste que des façades et des barrières. « Défense d'entrer ».

Le gardien examine longuement les cartes que j'étales devant lui. La presse ? Comment cela, la presse ? Les consignes sont sévères: ordre de ne laisser passer personne. Enfin, j'obtiens la permission d'entrer dans un îlot. Il règne là-dedans un silence étrange, presque un silence de campagne. Au loin, on entend les bruits de l'énorme ville: coups de klaxons, grin-cements de freins et le roulement feutré des pneus sur les pavés. Mais à travers cette ouate de silence, tout cela paraît lointain, irréel. Le vacarme n'est qu'une rumeur, le tumulte n'est qu'un brouhaha. Les pépiements des oiseaux couvrent la voix énorme de Paris. Les oiseaux ? En voici, justement. Un gardien émette un morceau de pain que les moineaux volent aux gros pigeons bêtes. Le gardien porte encore la fameuse livrée bleue. Je me mé-fie généralement des hommes qui portent un uniforme: ils n'aiment guère les jour-nalistes. Mais celui-là a sûrement le cœur tendre: peut-être est-il poète ? J'essaie d'engager une conversation. Le gardien couleur de ciel ronchonne: il n'est pas con-tent. Si je comprends bien, l'objet de son ressentiment est le Sénat. Les pères cons-crits n'ont sûrement pas pensé qu'ils pri-vaient de travail plusieurs centaines de braves gens, à l'entrée de l'hiver.

J'assure le gardien que je n'ai aucune tendresse pour le Sénat: nous sommes un peu des compagnons de malheur. Après

tout, les journalistes vivaient un peu, eux aussi, de l'Exposition. Quand on n'avait plus d'idées, on allait faire un tour entre la Concorde et la Tour Eiffel: il y avait toujours matière à un article. Tandis que maintenant il faudra revenir aux affaires sérieuses: le prix des loyers, les week-ends de M. Hitler, les séances du Conseil municipal. Et qui nourrira les petits oi-seaux ?

— Hélas ! soupire l'homme à l'uni-forme, il y en a déjà tant qui sont morts!

— De faim ? dis-je avec compassion.

— Non, de poison. Il y avait trop de rats à l'Exposition. Alors les services mu-nicipaux ont fait jeter partout du pain empoisonné au phosphore. Les rats en cre-vèrent, mais aussi les oiseaux et pas mal de chats du voisinage.

Porte de notre jeune amitié, je lui de-mande de me faire visiter le pavillon dont il a la charge et il consent — ô joie ! — après s'être assuré qu'il n'y a pas de surveillant dans les parages.

Cette salle rectangulaire, je la connais pour être venue ici maintes et maintes fois. Mais où sont les magnifiques tapis-eries, les fresques couleur de feuille morte, les marbres noirs, les cuirs roux ? Où sont les tableaux, les photos, les statues ? Je ne vois qu'un hangar aux murs blancs, encombré de caisses, de toiles, de planches, de cordes, un fouillis de chantier, une triste nature morte de déménagement... Et pour la première fois, je réalise vrai-ment que c'est fini, que l'Exposition de 1937 est morte, aussi morte que celle de 1900 ou de 1889.

Sortons, ici, il fait trop froid et trop triste. Le bref après-midi d'hiver penche vers sa fin. Les blancs deviennent lente-ment mauves. Le geste triomphal du groupe de l'U.R.S.S. semble défoncer le ciel. En face, l'aigle allemand, déjà en-touré d'échafaudages, a l'air d'avoir été mis en cage. En somme, il n'a jamais été qu'en liberté provisoire.

Brr... Il fait de plus en plus froid. Le vent fait claquer ma jupe comme un dra-peau. Rien que de voir toutes ces statues nues me donne la chair de poule. Au fait, les statues... je n'ai jamais remarqué qu'il y en avait tant: des hommes, des femmes, des dieux, des nymphes, des aurochs, as-sises, debout, couchées, penchées, accrou-pies. Voici les petits sphinx dorés de l'E-gypte, la femme à la cruche de l'Autriche et les puissantes trinités de l'Allemagne. Silhouettes si familières qu'elles semblent faire partie du paysage parisien.

D'ici trois mois, tout aura disparu. Adieu statues, fontaines, temples et portiques, adieu, ville en stuc et en rêve, énorme joujou des peuples, et merci de nous avoir distraits, instruits, amusés pendant tout un été.

Le chapitre de l'Exposition 1937 est fini. L'Histoire passe à l'ordre du jour.

D'ici trois mois, tout aura disparu. Adieu, ville en stuc et en rêve, énorme joujou des peuples.



VIENT DE PARAITRE
BIBLIOTHÈQUE MARXISTE
V.-I. LÉNINE et J. STALINE
**LA RÉVOLUTION RUSSE
DE 1917**

Documents historiques d'une valeur uni-que qui nous permettent de revivre inten-sément et presque au jour le jour les événe-ments d'une période qui a changé la face du monde et le cours de son histoire. Importants inédits de Staline qui jettent une lumière nouvelle sur le rôle qu'il joua auprès de Lénine.

UN FORT VOLUME, de 440 pages 25 fr.

RAPPEL

De STALINE :	De LÉNINE :
Le Marxisme et la ques-tion nationale et colo-niale 20 »	Marx-Engels Marxisme .. 20 »
La Révolution d'Octobre.. 12 »	La Maladie infantile du Communisme 12 »
	L'Impérialisme, stade su-prême du capitalisme.. 12 »

ÉDITIONS SOCIALES INTERNATIONALES

24, rue Racine, Paris.

POUDRE
DOPS
ALCALINOPHOSPHATÉE DU D^r O. DUBOIS
TRAITEMENT PARFAIT DES
MALADIES D'ESTOMAC
En vente dans toutes Pharmacies,
Echantillon gratuit sur demande
au Laboratoire du D^r O. DUBOIS
199, Avenue Michel-Bizot - PARIS (12^e)

ERES SA, Chaussée d'Antin - PARIS
Série - Q Série - Chaussée d'Antin
en réclame :
Montre de poche... 19F
à secondes... 39F
Montre bracelet... 39F
à spirale
antimagnétique 49F
Montre pour dame
à secondes... 49F
à spirale... 99F
Bracelet métal (swi)... 20F
GARANTIE 5 ANS SUR FACTURE
ERES respecte sa garantie
ENVIÉ CONTRE REMBOURSEMENT!
Insignes de Paris sur le ca-
dran, gratuits sur demande

regards-tourisme
SPORTS D'HIVER

	VOYAGES de		
	10 jours	17 jours	Week-end
CHAMONIX-Mont Blanc.....	524 fr.	794 fr.	296 fr.
JOUGNE-LES HOPITAUX NEUFS (Jura).....	464 fr.	733 fr.	233 fr.
FONT-ROMEU (Pyrénées).....	572 fr.	803 fr.	375 fr.

COTE D'AZUR

	VOYAGES de		
	7 jours	15 jours	20 jours
NICE.....	539 fr.	829 fr.	1.010 fr.

Les prix comprennent : le voyage aller et retour, le séjour complet (logement, repas, boisson), la taxe de séjour, les pourboires et le service. Départs toutes les semaines.

Renseignements et Inscriptions : écrire à
REGARDS-TOURISME, 89, rue d'Hauteville -:- PARIS (X^e)

travail
moitié
dre imm
Il av
fonds;
à griso
mousta
blancs.
anneau
Il tra
soiell à
tion de
le sol
temps
en plei
tait à
près du
ou cau
jours d
passait
maît qu
d'alcool
autre,
sa chan
gris et
claircis
impatie
mains
des, si
vertes,
travail.
possibil
rompue
plus ion
outils, l
allait, c
nouveau
Lui e
grands
sa hau
ne ress
lorsqu'il
ou d'un
dait so
seur, q
et avan
terre, il
droit sa
ber.
C'étais
sionnan
ches de
terre au
jour les
nes, mi
droits, à
leurs li
et nour
gnée et
pliqués,
droits.
celle q
dernier
la cime
un coup
avait te
de l'aut
où Mic
Les ye
qu'ils o
Il m
sa bou
cadées.
core un
geait !
d'un cé
chaient
qui ret
sinistre
vers le
léger b
puis pl
ragan
qu'à ce
talem
éclats
comme
faisait
là où M
bûcher
cognée
ches et
ne rest
long et
l'herbe,
lonne r
Comb
liers de
abattus
Quelque
les dén
trop, ce
il les v
immens
quelle i
mée, sa
des Tib
debout,
cela éta
mains
cette c

Micus

Un conte inédit de Cyriel BUYASSE

Traduction de J.-J. DANVERS

Il était bûcheron de son état. Ses outils — on aurait pu dire ses armes — se composaient d'une cognée, d'une serpe et d'une bêche.

C'était un homme fort, robuste, d'environ cinquante ans. Des épaules carrées, osseuses; une poitrine large, des mains d'Hercule. Quand ses mains n'étaient pas au travail, elles lui sortaient des manches, moitié ouvertes, toujours prêtes à reprendre immédiatement leur activité.

Il avait des yeux bleus très clairs, profonds; des cheveux foncés, commençant à grisonner autour des tempes. Sa grosse moustache noire était parsemée de fils blancs. Aux oreilles, il portait de petits anneaux de cuivre.

Il travaillait tous les jours du lever du soleil à la tombée de la nuit, à l'exception des rudes journées d'hiver, lorsque le sol était couvert de neige et que le temps était si mauvais que tout travail en plein air était impossible. Alors il restait à la maison, et s'asseyait tout près du fourneau, jouant avec ses enfants ou causant avec sa femme. C'étaient ses jours de repos et de délassement. Il repassait et faisait briller ses outils, il fumait quelques pipes, buvait un petit verre d'alcool, mais rarement; et de temps à autre, à travers les petites fenêtres de sa chambre, il levait les yeux vers le ciel gris et bas, afin de voir si le temps ne s'éclaircissait pas. Il ne montrait aucune impatience; mais on sentait que ses mains s'ennuyaient, ces mains si grandes, si puissantes, toujours à moitié ouvertes, qui étaient tellement habituées au travail. Aussi, dès qu'il y avait la moindre possibilité de reprendre la tâche interrompue, personne n'aurait pu le retenir plus longtemps chez lui; il ramassait ses outils, les portait sur son épaule et il s'en allait, content et heureux de respirer de nouveau l'air pur des grands espaces.

Lui et les arbres, c'étaient comme deux grands et puissants adversaires. Malgré sa haute stature, et sa forte carrure, il ne ressemblait pourtant qu'à un pygmée lorsqu'il se trouvait au pied d'un chêne ou d'un orme centenaire. Mais il regardait son ennemi d'un oeil de connaisseur, qui avait des années d'expérience et avant d'avoir enfoncé sa bêche dans la terre, il savait déjà exactement à quel endroit sa victime sans défense allait tomber.

C'était un spectacle puissant et passionnant. Micus, la tête nue et les manches de sa chemise retroussées, bêcheait la terre autour de l'arbre afin de mettre au jour les dures et fortes racines. Ces racines, mises à nu, blessées en maints endroits, avaient l'air de se cramponner, de leurs liens puissants, à la terre grasse et nourricière. Mais Micus prenait sa cognée et, de deux ou trois coups bien appliqués, coupait les nerfs en plusieurs endroits. Une seule racine était respectée, celle qui devait retenir l'arbre jusqu'au dernier moment. Il levait les yeux vers la cime et de sa cognée frappait encore un coup, sec et précis. L'arbre tremblait, avait tendance à se pencher d'un côté ou de l'autre. Allait-il tomber là à l'endroit où Micus avait décidé qu'il tomberait. Les yeux de Micus brillaient pendant qu'ils dardaient l'arbre.

Il mâchait nerveusement sa chique et sa bouche se tordait en grimaces saccadées. Encore un coup de cognée, encore un et puis le dernier. Le géant bougeait! Sa cime se penchait lentement d'un côté. Le poids et la tension arrachaient des racines les dernières fibres qui renaient l'arbre; un craquement sinistre et l'énorme masse descendait vers le sol, d'abord lentement, avec un léger bruissement à travers la ramure, puis plus rapidement, comme si un ouragan soufflait dans ses branches, jusqu'à ce qu'enfin l'arbre s'effondrait brutalement, les branches craquant et les éclats voletant, dans un bruit infernal, comme un coup de tonnerre lointain, qui faisait trembler la terre. Il était couché là où Micus l'avait désiré; et aussitôt le bûcheron se précipitait sur lui, et, d'une cognée légère, l'amputait de ses branches et de ses rameaux, jusqu'à ce qu'il ne restât plus rien d'autre que le tronc long et puissant, qui reposait là dans l'herbe, mort et immobile, comme une colonne renversée d'un temple géant.

Combien de centaines, combien de milliers de ces géants Micus avait-il déjà abattus dans les parcs et dans les bois. Quelquefois il y songeait et essayait de les dénombrer; mais il y en avait de trop, cela s'embrouillait dans sa mémoire; il les voyait devant ses yeux comme une immense étendue de forêts, dans laquelle il se promenait comme un pygmée, sa cognée sur l'épaule, au milieu des Titans innombrables. Là, ils étaient debout, là ils étaient couchés, tous. Tout cela était son travail, le travail de ses mains fortes, brutales. Ces mains et cette cognée, aussi longtemps qu'il les

possédaient, faisaient de lui comme le souverain des forêts, une puissance de la nature, plus puissante que les ouragans les plus violents. C'était comme un atavisme qui le commandait; de père en fils, depuis des générations, ils étaient tous bûcherons dans sa famille.

Ainsi il était rude et violent dans sa lutte perpétuelle contre les arbres, mais aussitôt rentré dans la vie ordinaire, quotidienne, il devenait si doux, si bon que c'en était un contraste frappant. Il tenait énormément à sa femme qui, presque chaque année, lui donnait un enfant.

à vue d'oeil; elle délirait, elle se retournait sur son lit, elle poussait des cris comme si elle était devenue subitement folle; et avant que la semaine fût terminée, la mère était étendue, blanche et immobile, comme une statue de marbre, les mains jointes et les yeux clos, sur son lit de mort.

Micus ne comprit pas tout de suite toute l'atrocité du malheur qui le frappait. Lui, l'homme fort, au visage hâlé, aux épaules robustes, restait là immo-

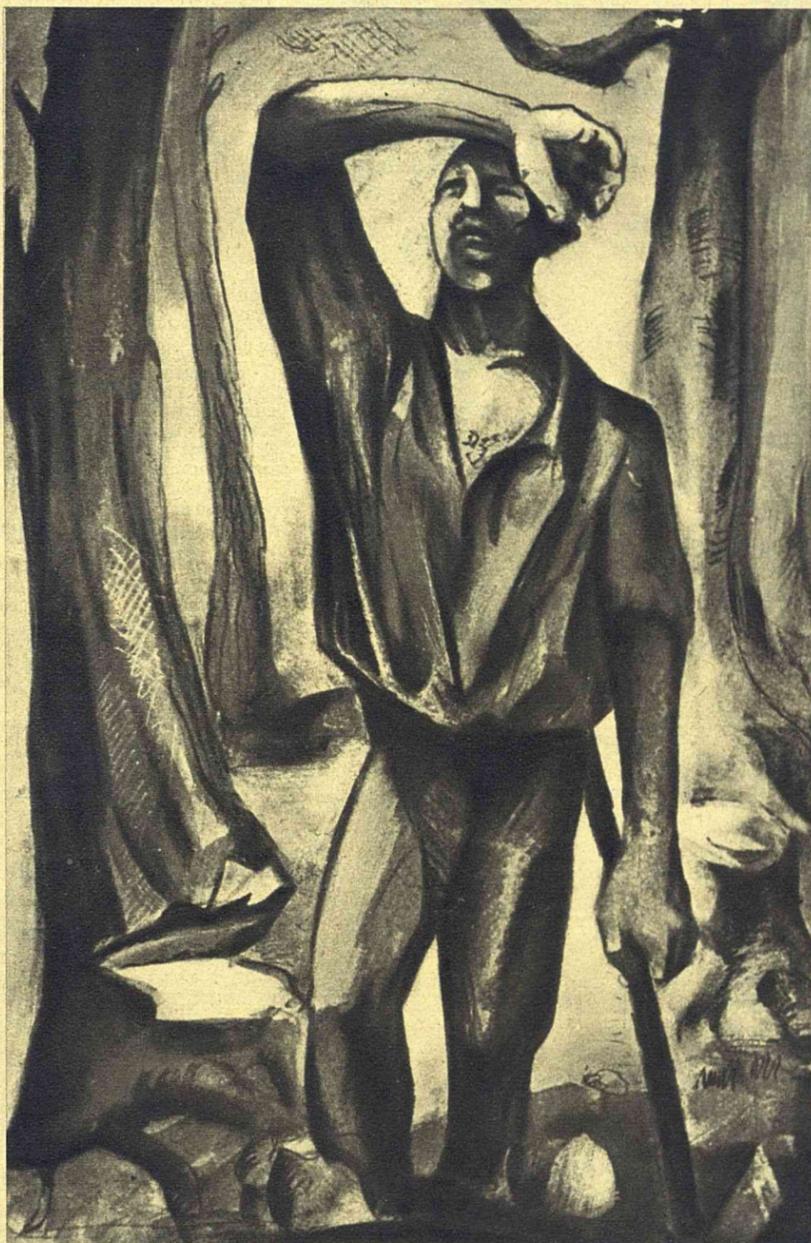


ILLUSTRATION DE PIGNON

Il aimait ses enfants comme sa femme, et le dimanche il jouait avec eux comme s'il n'avait été que leur aîné. Son intérieur était celui d'un ouvrier sérieux, honnête et heureux.

Pourquoi ce bonheur ne put-il durer?... Lui et sa femme étaient relativement jeunes, et encore nombre d'années belles et heureuses, semblaient leur être réservées dans l'avenir.

Hélas! la fatalité... Un nouvel enfant était né — le septième — et tout, suivant l'habitude, s'était très bien passé, lorsque la mère, contre toute attente, tomba malade, si bien qu'on dut querir le médecin.

Celui-ci ne jugea pas le cas très grave. Mais, en dépit de ses prévisions optimistes, l'état de la mère s'aggrava

blait être la voix même de la mère résonnant doucement, plaintivement dans le lointain. Cela dura plusieurs jours avant qu'il comprit, qu'il se rendit compte.

La fille aînée, qui avait quatorze ans, se chargea dès ce jour des soins du ménage. Elle prépara les repas, elle s'occupait du père et des petits frères et sœurs. Et ce qui au début avait semblé pour ainsi dire impossible, existait maintenant, fonctionnait normalement: la famille pouvait vivre... sans la mère.

Micus était retourné au travail et abattait des arbres. Ses rudes mains de bûcheron étaient habituées à cet exercice; elles le faisaient machinalement tandis que ses pensées étaient ailleurs.

Ses pensées étaient et restaient près de la mère. Il pensait partout à elle; il la sentait près de lui, à côté de lui, partout où il était. Peut-être n'aurait-il pas été étonné du tout s'il l'avait vue, lui apportant son déjeuner dans sa petite gamelle, ainsi qu'elle le faisait souvent autrefois. Maintenant, c'était un de ses enfants qui lui apportait son repas et quelquefois il devait serrer ses lèvres pour ne pas lui demander machinalement: « Maman a-t-elle dit ceci ou fait cela? »

Et le soir, sa rude tâche quotidienne remplie, lorsqu'il rentrait chez lui et qu'il constatait l'absence définitive de celle qui accueillait si amicalement son retour, à peine avait-il franchi le seuil de la porte qu'il ressortait précipitamment, ne pouvant rester dans sa maisonnette devenue si triste. Alors, il errait, soupirant et pleurant dans l'obscurité, et ses pas, faibles et hésitants, le conduisaient au cimetière à l'endroit où la mère était enterrée. « Maman! » soupirait-il, et plus doucement, plus timidement, comme s'il était honteux, il ajoutait, les lèvres tremblantes: « Maman, est-ce que tu ne m'entends pas? »

Il errait dans l'obscurité, à travers les croix et butait contre les petits tertres qui s'élevaient un peu partout. Combien en reposaient-ils là, si près les uns des autres, de ceux qu'il avait connus, jeunes et vieux? C'était comme un village des morts, contigu au village des vivants; mais ici les ruelles étaient si étroites et les maisonnettes si basses et si petites, construites les unes sur les autres. Quelquefois un plus grand monument s'élevait de-ci de-là, et dominait les voisins, comme la maison moderne ou le château dominait les maisonnettes dans le village des vivants. Et au milieu se trouvait l'église haute et sombre, comme le veilleur impitoyable et sévère de cet endroit calme et abandonné. Les coups lents et durs du clocher y comptaient sourdement les heures fugitives et chaque coup semblait rappeler lugubrement que l'heure de la séparation éternelle était revenue.

Micus sanglotait silencieusement, en retenant sa respiration. Il errait là comme un voleur. Il se serait caché honteusement comme un malfaiteur si quelqu'un l'avait aperçu. Il s'agenouillait près de la tombe de « la mère » et, tremblant, de ses mains jointes, il murmurait une prière.

Les jours passaient. Il sentait qu'il y avait quelque chose d'instable dans sa vie, c'était comme si elle n'avait maintenant ni but, ni issue. Quelquefois, il allait vagabonder des heures entières, sans but, sans s'en rendre compte. Il pensait à d'autres hommes qui avaient perdu leur femme et observa leur genre de vie.

Beaucoup ne pleuraient pas longtemps comme lui. Il y en avait qui continuaient de vivre comme si rien ne s'était passé. Il y en avait qui se remariaient dans un délai très court, et d'autres qui, sans se remarier, recherchaient de nouveau la société des femmes.

C'était le cas de Pierken le maçon, une des bonnes relations de Micus.

Pierken avait une figure aimable et souriante, de petits yeux qui pétillaient de malice et il semblait avoir été créé pour la joie. Lorsque sa femme tomba malade, il eut beaucoup de chagrin; lorsqu'elle mourut, il pleura désespérément, comme un petit enfant; mais lorsqu'on l'enterra, il sembla bien que sa douleur descendit dans la tombe avec elle, et peu après le joyeux sourire plein de vie refléurait sur ses lèvres. « J'ai toujours été bon pour elle », dit Pierken en guise de consolation. « Mais Notre Seigneur l'a appelée à lui: que voulez-vous que j'y fasse? » Et il ne pensait pas à se remarier, mais il ne considérait pas comme une chose blâmable le fait de retourner bientôt à l'auberge pour y déguster quelques verres de genièvre. Même, il allait de temps en temps, en se cachant bien entendu, chez Sefie, là-bas, dans la petite maison solitaire près du chemin de fer, où le soir personne ne vous voyait pénétrer furtivement.

(Suite page 10.)



Ci-dessus : à son poste d'observation, un soldat républicain que la mort a figé les yeux grands ouverts, en plein ciel de victoire.



Sur une crête proche, un soldat se dressait.

DANS TRU

prise et gardée

par Simone TÉRY

photos CAPA

Front du Levant.

COMMENT dire les heures que nous avons vécues ? La veille j'avais assisté au dernier combat à la Granja, à l'ouest de la ville. J'ai dû faire un grand détour par la montagne pour rejoindre la route sud, celle de Valence à Térue. Quand je suis arrivée devant la face est de la ville les canons fascistes avaient été réduits au silence. Sous le ciel pur Térue avec tous ses clochers se dressait, fauve, dominée par la large façade blanche du Séminaire sur la droite.

Au milieu des soldats qui attendaient, l'arme au pied, l'ordre d'avancer à leur tour dans la ville, je retrouvai mes confrères Hemingway, Mathew et Delmer. Nous écoutions le bruit des fusillades, les explosions des obus nous suivions à la jumelle les opérations. Les tanks républicains étaient entrés dans la ville, suivis par les soldats les mains pleines de grenades. Rue après rue, maison après maison, ils nettoyaient la ville.

Les fascistes enfermés encore dans quelques maisons, dans le clocher, vendaient chèrement leur vie.

— Regardez cette maison blanche, à gauche, au sommet du ravin. Les fascistes tirent de là à la mitrailleuse. On vient de donner l'ordre d'attaquer.

Nous vîmes les soldats républicains dont les uniformes se confondaient avec la terre jaune monter à l'assaut du ravin avec une folle bravoure, face à la mitrailleuse. Nous en vîmes tomber plusieurs. Les autres arrivèrent jusqu'à la maison, disparurent derrière. Allaient-ils parvenir à la forcer ? Nous attendîmes plusieurs minutes anxieusement. Et soudain la mitrailleuse se remit à tirer.

— Des grenades, ça ne suffit pas. Il va falloir amener un canon par là.

Un auto magnifique arrivait. On en vit descendre un gros homme vêtu d'un cuir, avec un cache-nez de laine et un large béret enfoncé sur les yeux. C'était Prieto, ministre de la Guerre, qui venait assister lui-même aux derniers soubresauts de la bête fasciste.

A cent mètres de nous, le long d'un mur, nous vîmes soudain une vingtaine d'hommes qui couraient vers nous.

— Evadidos ! Evadidos ! crièrent les soldats.

Et sans souci des balles perdues, ils se jetèrent en masse vers les vieux vers les paysans qui venaient. Depuis deux jours le gouvernement avait demandé aux fascistes, avant l'assaut de la ville, l'évacuation de la population civile. Mais les fascistes avaient refusé. Comme toujours ils se protégeaient derrière des corps de femmes, de vieillards, d'enfants. Mais voilà qu'ils étaient vaincus, ils ne pouvaient plus empêcher le peuple de Térue de rejoindre les siens.

Emouvante minute que celle de la rencontre des premiers évadés de l'enfer fasciste avec leurs libérateurs ! Tous étaient étranglés d'émotion, ils se regardaient, ils se serraient les mains, ils se frappaient dans le dos, ils ne pouvaient que dire :

— Camaradas ! Camaradas !

Je m'approchai de Prieto :

— Monsieur le Ministre, lui dis-je, en ce grand jour de victoire je serais heureuse d'avoir quelques paroles de votre bouche pour la France.

— J'ai oublié tout mon français, me répondit le ministre en français.

— Mais je comprends l'espagnol !

Prieto ne donne jamais d'interviews, sa capacité de silence est proverbiale, son abord redoutable. Son visage gras demeure toujours impassible. Pourtant cette fois un léger sourire y glissa.

— Mais j'ai aussi oublié tout mon espagnol, dit-il d'une voix courtoise. Aujourd'hui seuls les canons ont la parole.

Justement on amenait un petit canon. Un tank arriva en grinçant de toutes ses chaînes. Les soldats les entourèrent avec enthousiasme. L'un d'eux sauta à califourchon, comme sur un cheval, sur le tube du canon. Il riait de toutes ses dents. D'autres accrochèrent le canon au tank, et en avant vers la ville ! Une trentaine de soldats suivaient, en groupe compact, et chacun portait dans ses bras un obus, comme un enfant. C'était comme une marche triomphale.

Alors nous n'avons pas pu résister, et nous sommes partis avec eux. Nous avons passé devant un groupe de soldats qui s'abritaient le long d'un mur, sur la gauche. A côté d'eux gisait le cadavre d'un chien jaune.

— Vous ne pouvez plus suivre le canon, nous dit un officier un moment plus tard. Venez avec moi, nous allons le retrouver. Par ici, il va falloir courir, nous sommes sous le feu.

Nous avons dégringolé dans la terre jaune du ravin, et puis nous sommes remontés, nous avons atteint une petite maison occupée par nos soldats. Il me semblait que les balles sifflaient de partout, je n'avais pas la moindre idée d'où elles venaient.

— Où sont donc les fascistes ? D'où tirent-ils ?

Mais on n'avait pas le temps de me donner d'explications.

— Suivez-moi, nous dit l'officier, et faites ce que je fais.

(Suite page 10.)



Un gros un large ministre de



La popu l'enfer, dats aid l'on évac



La vieill d'un de N'est-il



Les nom sont évac

TÉRUEL

é
RY
PA

is assisté
faire un
celle de
st de la
ciel pur
e façade
d'avan-
Mathews
es obus,
étaient
renades
er, ven-
vin. Les
'attaque.
ondaient
re, face
rivèrent
forcer ?
railleuse
a par là
me vêtu
sur les
ême aux
ne ving-

es vieux,
vait de-
popula-
e proté-
là qu'ils
l de re-

adés de
tion, ils
dos, ils

je serais
ncials.

prover-
passible.

ourtoise.

çant de
un d'eux
Il riait
n avant
pact, et
me une

vec eux.
ng d'un
ne.

moment
loir cou-

us som-
soldats
moindre

e 10.)



Un gros homme vêtu d'un cuir, avec un large béret : c'était Prieto, ministre de la Guerre.



La population de Tέρuel, sortie de l'enfer, a retrouvé les siens. Les soldats aident femmes et vieillards que l'on évacue.



La vieille maman s'appuie au bras d'un de ceux qui délivrèrent Tέρuel. N'est-il pas un peu son fils ?



Les nombreux prisonniers, eux aussi, sont évacués.

Libérée par la victoire républicaine, la population civile de Tέρuel, quitte la ville pour trouver à l'arrière un ciel plus clément. C'était compter sans la sauvagerie des « civilisateurs » franquistes. Sur cette population sans défense, quelques instants après que ces photos furent prises, l'aviation rebelle se livra à un massacre rangé. Pendant une demi heure, volant à 20 mètres du sol, les avions nationalistes mitraillèrent systématiquement ces êtres qui fuyaient leur foyer dévasté, et qui voulaient, après des mois de tyrannie fasciste, éviter à leurs enfants, les horreurs de nouveaux combats. Aucune parole humaine ne peut traduire l'horreur de cette nouvelle et effroyable tragédie.



Sur la route, vers l'arrière du pays républicain : avec amour, l'armée du peuple assure l'évacuation du peuple.

DANS TERUEL, prise et gardée

(Suite de la page 8.)

Nous voilà donc repartis à dix mètres l'un de l'autre. Le quartier était absolument désert, toutes les maisons évacuées. Dans ce silence étrange de ville morte on n'entendait que le bruit des balles et des obus. Nous traversions des rues en courant, nous nous abritions, à demi-couchés, derrière les petits murs des jardins, et puis nous repartions, courbés en deux. Tout cela me paraissait assez insensé, j'aurais voulu comprendre.

Les soldats rasaient les murs. Les officiers donnaient des ordres. Les hommes sautaient d'une rue à l'autre en courbant les épaules. Hemingway poussa un cri ; l'un d'eux venait de tomber à dix mètres de nous. Mais il se releva, il avait seulement trébuché.

Tout à l'heure à cet endroit-là justement un camarade a reçu une balle explosive dans le pied. Voilà les brancardiers qui l'emportent.

Allez plus vite ! leur cria un officier. Vous êtes sous le feu.

Les brancardiers disparurent derrière une maison avec leur charge.

Mais on ne peut pas tirer avec le canon contre la maison blanche, nous avons des camarades derrière !

Alors on décida de laisser là le canon. On s'en servirait plus tard.

Le soir tombait, il nous fallait partir. Pour éviter une rue dangereuse nous passâmes à travers une grille dont on avait arraché deux barreaux. Mais Delmer était trop gros, il dut faire le tour.

Nous refîmes le même chemin en sens inverse. L'un après l'autre nous atteignîmes l'abri d'une maison sûre. Hemingway était le dernier. Nous le regardions de loin. Il avait courbé son grand corps derrière une murette, il guettait le moment favorable, comme un chat, et puis il s'élança. A ce moment précis la mitrailleuse tira dans sa direction. En quelques enjambées il nous eut rejoints, et nous ne pûmes nous empêcher de rire.

Y a-t-il vraiment un avantage à ramper ? demanda Delmer pensivement. Naturellement, répondit Hemingway vivement comme si une telle question était stupide, on a moitié moins de chances d'être atteint.

Mais moi je cours deux fois plus vite quand je suis debout, objecta Delmer avec douceur.

Hemingway s'indigna. C'est un vétérân des choses militaires, il tenta de convaincre Delmer, que son embonpoint rendait scintillant de la nécessité de cette gymnastique. Quand à Mathews, il écoutait sans rien dire, comme d'habitude.

Après une nouvelle course nous rejoignîmes le ch'en mort, et puis le tertre d'où nous étions partis. En même temps que nous, venant de l'autre côté de la ville, débouchait une longue cohorte de femmes et d'enfants. Dans le crépuscule ces pauvres créatures épuisées se hâtaient, semblant d'émotion et de joie. Depuis quatre jours ils vivaient dans les caves, sans eau et presque sans nourriture. Des femmes portaient des enfants dans leurs bras, ou d'énormes sacs sur leurs dos, des vieilles à demi impotentes étaient soutenues par des jeunes. Beaucoup s'enveloppaient de couvertures. Les enfants s'accrochaient à leurs jupes, courant de leurs petites jambes fatiguées.

Et tout de suite ces femmes trouvaient l'accueil fraternel des soldats, qui les reconfortaient de paroles affectueuses, leur donnaient à boire, plaisantaient :

Alors, vous y voilà avec les « rouges » ! Vous voyez qu'ils ne sont pas méchants, les « rouges » !

Et c'était des « Vive la République », des serrements de mains, des balbutiements de joie, des viva à n'en plus finir. Je vis un soldat qui serrait une femme dans ses bras, et il y avait autour de lui une grappe de femmes et d'enfants.

C'est ma femme, criait-il. C'est ma femme ! Mes petits !

Ses camarades venaient lui taper dans le dos pour lui montrer qu'ils prenaient part à sa joie. Il chargea sur son dos le sac que sa femme avait apporté, et il s'en fut sur la route suivi de sa famille.

Une vieille femme, me prenant pour une milicienne à cause de mon costume de ski, s'élança vers moi, s'empara de ma main.

Valiente ! Valiente ! me criait-elle avec enthousiasme, me secouant le bras de toutes ses forces.

On apportait un brancard près d'une ambulance. Je m'approchai. C'était un petit garçon de dix ans. Il ne disait rien, il avait mis ses bras derrière sa tête.

Tu as bien mal ?

La nouvelle LOI sur les LOYERS

par André CHIPAU

Secrétaire général
de l'Union Confédérale des locataires

Le Parlement vient de voter une nouvelle loi sur les loyers qui porte la date du 31 décembre 1937. Cette loi ne doit pas d'ailleurs être examinée en elle-même, car elle avait pour but de modifier, compléter et proroger la loi du 1^{er} avril 1926, modifiée déjà par celle du 29 juin 1929.

Les raisons qui ont amené le Parlement à voter cette nouvelle loi n'ont pas été dictées par la volonté d'instaurer définitivement une nouvelle législation des loyers ayant pour but de protéger la sécurité du foyer, comme on a instauré en 1936 une législation sociale destinée à donner plus de garanties aux travailleurs, quant à la sécurité de leur emploi, mais par la nécessité d'éviter des troubles sociaux engendrés par le mécontentement des locataires.

Les conséquences juridiques de la nouvelle loi

Il faut rappeler que celle-ci ne s'applique que dans les immeubles d'avant-guerre, dans les villes de plus de 4.000 habitants, et encore, sous réserve qu'elles ne soient pas revenues dans le régime du droit commun par un décret pris en Conseil d'Etat, après avis du Conseil Municipal et du Conseil Général intéressés. C'est notamment le cas des villes de Lorient, Chateauroux, Agen, Clermont-Ferrand, etc...

Dans les maisons d'avant-guerre et dans les villes protégées, la loi ne s'applique encore que dans les locaux dont le loyer en 1914 était inférieur à 2.000 fr. à Paris, 1.000 fr. dans les villes de plus de 100.000 habitants et 500 fr. dans les villes de moins de 100.000 habitants.

+ +

Aux locataires qui remplissent toutes ces conditions, la nouvelle loi accorde une prorogation, c'est-à-dire interdit à leurs propriétaires de signifier congé, sauf dans l'un des rares cas prévus par la loi, jusqu'à juillet 1943 pour les plus favorisés.

En fait, cette loi, qui n'a qu'un caractère provisoire, doit cesser de s'appliquer pour les locaux d'habitation.

le 1^{er} juillet 1939 : dans les locaux dont le loyer dépassait, en 1914, 1.500 fr. à Paris, 800 fr. dans les villes de plus de 100.000 habitants, 400 fr. dans les autres.

le 1^{er} juillet 1940 : dans les locaux dont le loyer dépassait, en 1914, 1.000 fr. à Paris, 600 fr. dans les villes de plus de 100.000 habitants, 300 fr. dans les autres.

le 1^{er} juillet 1941 : dans les locaux dont le loyer dépassait, en 1914, 500 fr. à Paris, 400 francs dans les villes de plus de 100.000 habitants, 250 fr. dans les autres.

— Oui, gémit-il en tordant sa bouche. C'est ma jambe...

— On va le monter, dirent les brancardiers. Attention ! Doucement ! Attention à sa jambe !

Dans la voix de ces hommes habitués à voir tant de souffrances, il y avait une tendresse déchirante.

Nos canons ne tiraient plus. La fusillade à son tour s'éteignit, puis se tut. Le ciel était noir, il ne restait plus qu'une bande pâle autour de l'horizon. Sur une crête proche des soldats se dressaient, se détachant en frise noire sur le blanc du ciel.

Maintenant des milliers de femmes, d'enfants, de vieux roulaient comme un fleuve sur la route. Plus loin les attendaient des camions qui allaient les emporter vers le repos, la santé, la vie nouvelle qui venait de naître dans le sang.

On voyait des formes noires se pencher autour des feux rougeoyants allumés par les soldats. De la route montaient des bouffées de voix de femmes, de rires. Des chants s'élevèrent dans la nuit. Toutes les gorges étaient serrées par l'émotion, par le spectacle de tant d'héroïsme, de souffrance, par une joie poignante. C'était le soir de la plus grande victoire républicaine, le commencement du triomphe définitif. Le peuple et son armée communaient dans la douleur, dans l'enthousiasme. On chantait.

Les étoiles, tranquilles, brillaient dans le ciel.

Simone TERY.

le 1^{er} juillet 1943 : pour tous les autres locaux.

Il faut préciser que cette prorogation est accordée de pleins droits, sans aucune formalité, aux locataires en possession des lieux au 30 juin 1937.

+ +

Quant au prix des loyers, la nouvelle loi le fixe ainsi : à partir du 1^{er} janvier, les locataires protégés par la loi doivent payer un loyer correspondant à une majoration de 180 % de la valeur locative de 1914.

Cette valeur locative sera établie par le prix payé en 1914, à moins que le propriétaire prouve l'insuffisance de celui-ci ou qu'il ait fait des améliorations dans le logement ou dans la maison, car la loi exige qu'il soit tenu compte de ces améliorations pour fixer la valeur locative de 1914 qui doit servir de base à un taux correspondant à celui de locaux similaires pourvus des mêmes améliorations et du même confort.

En outre, à partir du 1^{er} juillet 1938, chaque année, les locataires, dont le taux de loyer sera celui qui est prévu dans la loi, c'est-à-dire 180 % de majoration, devront payer une nouvelle augmentation de 10 % de la valeur de 1914.

La réglementation des charges qui peuvent être remboursées à forfait avec un maximum de 30 % de la valeur de 1914, n'a pas été modifiée si ce n'est par le droit accordé aux deux parties de résilier le forfait de charges en donnant un préavis de 6 mois, pour un règlement ultérieur des charges sur justification.

Pour les nouveaux locataires entrés après le 1^{er} janvier 1938, le loyer correspondra à une majoration de 300 % du loyer de 1914, charges comprises.

Enfin, la nouvelle loi précise que pour les améliorations apportées après le 1^{er} juillet 1937, en accord avec le locataire ou la majorité des locataires intéressés, le propriétaire pourra récupérer le montant de ces améliorations dans des conditions ne permettant toutefois pas un amortissement des sommes dépensées dans un délai inférieur à 10 ans, ni une augmentation dépassant 10 % du loyer, charges comprises.

Il faut signaler que la loi apporte quelques modifications de moindre importance : au droit de reprise que le propriétaire pourra personnellement exercer plusieurs fois, et à l'article 21 qui concerne les conditions que le propriétaire doit remplir pour la démolition d'une maison habitable.

La suppression du décret-loi

Le Parlement a pris une décision désastreuse dont les conséquences vont être incalculables. La suppression du décret-

loi dépasse en effet le cadre du rétablissement des 10 %.

Le décret du 16 juillet 1935, en effet, outre la diminution des 10 % sur les loyers interdisait toute augmentation sous quelque forme que ce soit.

En l'abrogeant, le Parlement a permis non seulement une augmentation de loyer actuel de 10 %, mais des augmentations supérieures, dans tous les immeubles qui ne sont pas régis par la loi sur les loyers.

Si l'on tient compte que, dans ces immeubles, les loyers fixés à la guise du propriétaire, sont déjà très chers, si l'on tient compte également que les locataires de ces immeubles sont dans le droit commun et ne bénéficiaient que d'une seule mesure législative favorable : décret-loi, on comprendra qu'ils aient droit d'être extrêmement mécontents car on leur a enlevé cet unique avantage et on ne leur a rien donné en échange pour garantir la sécurité de leur foyer.

Ces locataires étaient en droit d'attendre autre chose de la Chambre des Français Populaires. Ils enregistrent avec une amère déception que la plupart des députés radicaux — il y a quelques exceptions — et des membres de l'Union Socialiste tels que Frossard, Frot, Deschazeaux, Gounin, etc., ont voté la suppression du décret-loi.

Le problème du logement n'est pas résolu

La nouvelle loi ne résout rien. Si elle donne quelques satisfactions, minimales, vrai dire, à certains locataires, elle aggrave par contre la situation des autres et elle ne solutionne ni le problème des loyers, ni le problème de l'habitation en général.

Une fois de plus, l'Union Confédérale des Locataires, en appelant les locataires à s'organiser fortement, car ils viennent d'avoir la preuve qu'ils devaient avant tout compter sur eux-mêmes, entend mener la lutte pour une véritable politique de logement, basée, d'une part sur la sécurité du foyer de tous par la MOTIVITE DU CONGE, et, d'autre part, sur la LUTTE CONTRE LE TAUDIS qui permettra à chaque travailleur d'avoir un logement sain et de vivre dignement avec sa famille.

Pour tous renseignements concernant les questions locatives, s'adresser pour la Région Parisienne : FEDERATION DES LOCATAIRES, 62 bis, bd Richard-Lenoir, Paris (11^e); pour la province : UNION CONFEDERALE DES LOCATAIRES, 131 rue du Fbg-Saint-Denis, Paris (10^e).

MICUS

(Suite de la page 5.)

Sefie était une grosse femme, vilaine, la figure rouge, les yeux énormes, une veuve sans enfants qui vivait toute seule, sur le petit bout de terrain qu'elle cultivait elle-même, comme un homme. Elle avait une mauvaise réputation dans le village. On disait d'elle qu'elle buvait et que, pour quelque argent, se donnait au premier venu.

Quoi qu'il en fût, il y avait souvent des hommes dans sa petite maison. Non pas des hommes jeunes, mais des hommes mûrs, de l'âge de Micus ou de Pierken; des hommes âgés, célibataires ou veufs, qui restaient des heures chez Sefie, sous le fallacieux prétexte de boire des verres de genièvre. L'endroit était calme et abandonné, on entendait seulement le grondement des trains qui passaient et qui faisaient trembler la maisonnette sur ses fondations. Il y régnait comme une atmosphère familiale pendant les longues nuits d'hiver. Sefie était assise près du fourneau, occupée à quelque travail domestique. Elle causait peu, répondant le plus souvent par oui ou par non; mais elle était obéissante et serviable; elle ser-

vait à boire et trinquait avec les clients et lorsque c'était possible, elle accordait avec la docilité d'un animal, tout ce qu'on lui demandait. Quelquefois, brusquement et sans aucune raison plausible, elle avait dit non; et lorsqu'elle avait dit non, c'était une fois pour toutes, sans autre explication, avec, aussi, l'entêtement irraisonné d'un animal.

C'était là que Pierken, comme bien d'autres, venait chercher une facile consolation à son état de veuf, et c'était aussi qu'il essayait d'attirer son ami Micus.

Au début, Micus ne voulait rien savoir. Cette femme sale, vilaine et ivrogne Non ! Il songeait à la mère, à ses enfants, à sa bonne et honnête réputation. Non; il ne voulait pas ! Mais Pierken était là devant lui, le regardant d'un sourire moqueur, les yeux pleins de malice. Pourquoi pas ? Devait-on donc pleurer éternellement ? S'enterrer vivant ?

— Viens donc avec moi, Micus, ne fais ce qu'une fois : tu ne t'en repentiras plus. Rien qu'une fois, c'est entendu. Rien qu'une seule fois ! acquiesça finalement Micus qui avait hâte d'échapper aux taquineries de son ami.

(A suivre.)

Cyriel BUYSSÉ,

Traduction de J.-J. Danvers.

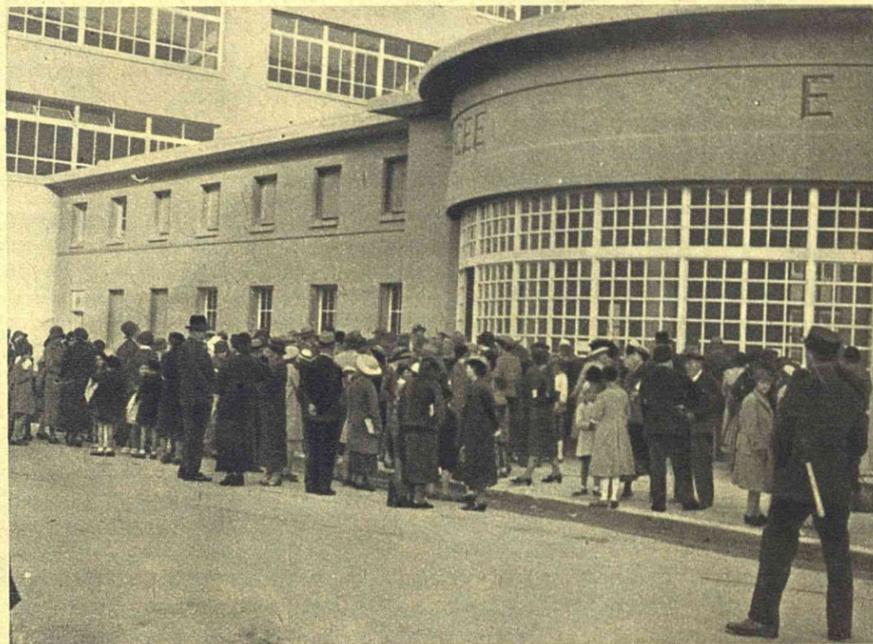
Georges COGNIOT

Rapporteur du Budget de l'Education Nationale



Le député du 11^e : Georges Cogniot.

nous parle de la situation de l'ENSEIGNEMENT en FRANCE



Ci-dessous: Le Lycée Camille-Sée à Grenelle qui à peine terminé est déjà complet. On voit ici ce lycée le jour de la rentrée des classes en octobre dernier.

PARMI toutes les catégories de citoyens que le 1^{er} janvier a livrées aux affres de la générosité combattant avec l'économie, il en est une pour qui ce débat entraîne des responsabilités particulièrement lourdes: ce sont les rapporteurs du budget. Partout des mains tendues, et sans cesse une voix qui répète: « Attention ! Restrictions ! Moins de dépenses ! »

Et quand ce sont des mains d'enfants qui se tendent, quand c'est le savoir qu'elles implorant, et non seulement le savoir, mais des conditions matérielles décentes pour l'acquiescer... ! Qui voudrait être ce Père Noël austère et pédagogique, le rapporteur du budget de l'Education Nationale ?

Le député du 11^e, Georges Cogniot semble pourtant porter assez allègrement ce lourd souci. Sa robuste carrure paraît promettre qu'il ne fléchira point: ses yeux bleus sont joyeusement résolus; une touffe de cheveux gris se balance sur son front comme un panache de victoire.

Et cependant, le message qu'il adresse aux lecteurs de « Regards » n'est pas entièrement optimiste, pour le présent surtout.

Appelé à nous parler de la situation générale de l'enseignement en France — et en fonction du budget, il commence par nous faire un tableau assez sombre: celui des écoles primaires. Soucieux de précision, il ne nous parle en détail, à vrai dire, que de celles qu'il connaît personnellement, soit de celles de certains arrondissements populeux de Paris. Mais de ses exemples nombreux et précis, il n'est que trop facile de déduire la situation de beaucoup d'autres. Quant aux écoles rurales, on ne sait que trop aussi quelle est leur indigence, et quel dur combat y mènent les maîtres de l'enseignement du premier degré.

Des locaux vétustes; un chauffage archaïque; une hygiène illusoire; presque partout un surpeuplement étouffant, des classes de 40, de 45, de plus de 50 élèves, alors que le chiffre raisonnable est de 35 environ. Peu ou pas de salles de cantine; peu ou pas de préaux fermés; un mètre carré d'espace, parfois moins encore, par élève, dans la cour de récréation. Dans le 19^e arrondissement, à titre d'exemple, une infirmière pour surveiller la santé de plusieurs écoles comptant chacune quelque 400 élèves... Un matériel insuffisant, des livres sales. Voilà le bilan. Travailler, les petits enfants ! Vous êtes dans le temple de la sagesse et du savoir.

Si des écoles primaires on passe aux écoles primaires supérieures, on trouve qu'elles sont très négligées; quant aux lycées, qui souffrent aussi du surpeuplement, il semble que nous soyons loin d'en avoir assez: on vient d'en construire, on vient d'en ouvrir, et, à peine construits, à peine ouverts, ils sont plus que complets. Mais qui dressera la statistique des enfants aptes à recevoir l'enseignement secondaire, et que cette insuffisance en prive à jamais ? A moins, bien entendu, qu'ils n'aillent demander l'hospitalité à l'enseignement libre: il est facile de deviner combien celui-ci bénéficie des carences de l'enseignement public, à tous les degrés.

Enfin, achève Georges Cogniot, si l'on vous parle de prodigalité de l'Etat vis-à-vis de l'enseignement, vous pourrez répondre que c'est une légende. Nous aurons 1.400 nouveaux instituteurs pour octobre prochain, mais il faut cependant compter en général cette année 16 % de dépenses de moins que l'an passé pour l'Education nationale.

Sans doute avons-nous l'air effaré devant un tableau si noir, car le rapporteur reprend en souriant:

— Soyons justes, cependant ! Ceci, c'est la situation actuelle, qui ne s'est pas créée hier, qui est en partie l'héritage des gouvernements de déflation. On peut espérer des lendemains meilleurs. En ce qui concerne l'enseignement supérieur, d'a-

bord. La Caisse des Recherches Scientifiques, qui a déjà donné d'excellents résultats, va passer de 26 millions à 32, et étendre son action bienfaisante du côté des sciences sociales. Et puis, l'esprit même qui préside à l'organisation de l'éducation nationale change. Il faut voir des symptômes importants de ce changement dans le rattachement de l'éducation physique et des loisirs à l'Education Nationale; dans le mouvement qui se dessine en faveur de l'unification des enseignements du second degré. Dans le même ordre d'idées, il faut louer notre jeune ministre de ce projet de réforme selon lequel le certificat d'études primaires serait exigé à l'entrée du lycée. Mais il faut le féliciter, surtout, de songer à créer sa fameuse Ecole d'Administration, qui doit ouvrir au vrai et au seul mérite cent carrières jusqu'ici réservées, pour le plus grand malheur de la République, à une prétendue « élite » basée sur la naissance et la fortune.

— Je me suis proposé pour ma part, poursuit Cogniot, de demander une expérience qui sera concluante: c'est de créer un « lycée » du soir et de fin de semaine, à l'intention de quelques jeunes travailleurs bien doués. Je me fait fort, en leur demandant 12 heures de travail par semaine, de les voir arriver en trois ou quatre ans au baccalauréat.

Et, comme s'il avait besoin de souligner davantage la profonde portée humaine des questions qui l'occupent, Cogniot brosse, en quelques mots, une étude de la question de l'enseignement dans deux ou trois pays d'Occident, démocratiques ou le contraire. C'est l'Angleterre, où la majorité travailliste du Comté de Londres a réclamé énergiquement une réforme de l'enseignement dans le sens où la France l'entend; c'est le ministre espagnol de l'Instruction Publique, Hernandez, créant à la fin de l'an passé — en pleine guerre civile — un système de bourses d'entretien garantissant aux enfants bien doués l'accès aux Universités; et c'est l'Allemagne, dans le même temps, répudiant ses traditions d'érudition, abrégant la durée des études, chassant de ses programmes toutes ces humanités classiques, fort suspectes d'avoir fait, ailleurs, des Renaissance...

Entre ces divers points de vue, la France, évidemment, a choisi. Mais il lui faut matérialiser son choix, concrétiser ses réformes. Vite, retirons-nous ! Laissons, sans le retarder davantage, M. le rapporteur à son rapport.

H. G.

be BUREAU D'ÉDITIONS
31 Bd Magenta, PARIS-X.
Chèque Postal : Paris 943-47

Bertrand GAUTHIER
LE SALAIRE EN UNION SOVIÉTIQUE

Cette publication attendue précise la nature et le mode de répartition du « salaire » dans un régime qui a aboli l'exploitation de l'homme par l'homme et qui applique le principe fondamental du socialisme : « De chacun selon ses capacités, à chacun selon son travail. »

112 pages, sous couv. illustrée : 2 fr. 50

MOTS CROISÉS

E	S	P	O	I	R	R	I	F	
S		R		L	A	M	A	R	
P	R	O	L	E	T	A	I	R	E
A	U		I	G		O	N		
G	A	S	T	R	O	N	O	M	E
N	A	T	I	O	N	A	L	E	S
E		E	I	N	I				
	C	O	R	E	I	V	N	E	
F	A	S	C	I	S	M	E		
I	D	E	E		T	E	S	T	E

SOLUTION DU N° 87

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10

PROBLEME N° 88

HORIZONTALEMENT

- Animal. — Possessif. — 2. Frayer. — Fils de Jacob. — 3. Jeune élève en peinture. — Atmosphère. — 4. L'organisation des loisirs en réclame partout. — Audacieux. — 5. Prénom féminin. — 6. Quand le muguet fleurit. — Ancien nom d'un affluent du Tibre. — 7. Depuis 1564, elle commence le 1^{er} janvier. — Durci par le froid. — 8. D'un verbe auxiliaire. — (Tout de) immédiatement. — Mesure chinoise. — 9. Pronom. — Jeu d'adresse. — Douleur physique. — 10. Pronom. — Retour à l'activité. — 11. Grande tenaille de forgeron. — 12. Machine pour mouvoir de lourds fardeaux. — Préposition. — Conjonction.

♦♦♦

VERTICALEMENT

- Répandant ça et là. — 2. Palais qui appartient au Saint-Siège. — Fatiguer. — 3. Chef de l'expédition polaire. — Ancienne monnaie. — 4. Effet de l'âge. — Point cardinal. — Note. — 5. Perte de la mémoire. — Colère des anciens. — 6. Négation. — Abréviation courante. — Pour maintenir la convention collective et l'échelle mobile des salaires. — 7. Personnage de « l'Othello » de Shakespeare. — Boisson. — 8. Célèbres quintuplées. — Possessif. — 9. Grand film du peuple de France. — 10. Division du temps. — Fleur.



Jolis visages de jeune fille, que le grand air et la joie de vivre pare du plus bel attrait.

Dans l'air pur, le joie de courir sans aucune contrainte, de se sentir plus forte, plus saine.

II

JEUNES FILLES de PARIS ... et d'AILLEURS

COMMENT un pays change-t-il ? Par quels phénomènes d'abord indéchiffrés l'Histoire bifurque-t-elle ? A quel moment un temps laisse-t-il place aux temps nouveaux ?

Voulez-vous un exemple ? Il est simple comme la vie de chaque jour. Irrésistible comme la marée montante. C'est à l'intérieur des vieux cadres qu'il se produit jusqu'à leur éclatement. Il se situe à Paris. Mais il s'est répété dans tous les grands centres à une allure vertigineuse et discrète. Sa répétition, en s'étendant derrière les habitudes, transforme le visage de la France.

...Le grave problème venait de surgir au fond d'un atelier, d'une banale conversation. Banale en apparence.

Les cousettes s'étaient toutes rapprochées de la fenêtre fermée et elles avaient relevé un peu les rideaux afin d'utiliser ce que le ciel bas d'hiver laissait filtrer de clarté. La grande maison comme il se doit, réserve les belles fenêtres face à la rue spacieuse, aux salons d'essayage et de vente. Non par laderie, mais pour cette ambiance qui facilite les affaires. Monsieur Jean, le directeur et l'un des patrons, n'est pas plus mauvais homme qu'un autre. Les vastes appartements qu'il a loués dans le quartier de la Madeleine comprennent de belles pièces sur rues, et des pièces plus sombres sur cour. Il n'entendrait rien aux affaires s'il plongeait ses riches clientes dans la tristesse des pièces sur cour. Un décor clair, mousseux, brillant, avec toute l'activité prospère de la rue heurtant les fenêtres, sont propices aux bonnes ventes.

Ici, lumières tamisées, lampes puissantes collées au plafond qui fait ruisseler sur les murs une clarté doucement diffusée.

Là, utilisation de ce que donne le jour parcimonieux des soirs d'automne et des hivers brumeux. Il n'y a que de jolis yeux pour en souffrir. Mais ces jolis yeux-là sont contraints au travail. Et, comme dit M. Jean, le personnel est humainement traité. C'est vrai. C'est vrai relativement à des ateliers plus sordides.

Il faut que les beaux yeux des riches clientes brillent de convoitise. Ils coûtent. Ils rapportent. Lumières ! dit M. Jean : Un vrai palais.

Les beaux yeux des cousettes ne coûtent rien. S'ils s'usent, la nature en fera d'autres et l'amour, qui n'abdique pas plus que l'espèce humaine, procréera d'autres cousettes.

...Mais tous les beaux yeux du monde veulent vivre et briller également. Ceux qui s'obstinent vers les étoffes légères près des carreaux noirs de la cour ne sont résignés qu'en apparence. S'ils souffrent ils font naître le désir et l'espoir de la guérison, ils suggèrent que souffrir des yeux sans avoir péché n'est pas juste. Et l'idée de justice suit par voie de conséquence la sensation de souffrir injustement. En dépit du prix de revient dont est innocemment soucieux M. Jean, patron humain par le cœur, inhumain par la fonction.

Adrienne, seconde main à l'atelier du flou, a porté sa petite main fine ornée d'un dé à ses yeux. Elle est très près de la fenêtre, mais le jour s'obscurcit désespérément. Elle ne réfléchit pas que son travail a besoin de bons yeux et que les conditions de son travail les détruisent. Elle ne sait pas qu'innocemment, sans férocité consciente, M. Jean, pour ne pas ruiner la maison qu'il dirige, ruine les beaux yeux noirs d'Adrienne. Elle dit seulement à sa voisine Jeanne :

— Mes yeux « me piquent » ; si ça continue, il va falloir que j'achète des lunettes.

Et elle ajoute :

— Paraît que ça va me coûter 150 francs. Ce que je vais être moche avec cette bicyclette sur le nez !

Première main à l'atelier du flou, Lucie, qui est madame et maman, renseigne ses camarades :

— Ce n'est pas seulement la lumière qui fait mal aux yeux. Peut-être est-ce un peu d'anémie, Adrienne. Tu manques d'air, et tu...

Lucie s'est arrêtée. Adrienne a dix-neuf ans. Elle n'est pas mariée. Pour pouvoir être belle, elle économise « sur le ven-

tre » en déjeunant chaque jour d'un café-sandwich au pâté consommé dans une boulangerie rue Boissy-d'Anglas. En vingt ans, deux boulangeries ont fait fortune avec les cafés-crème et les sandwiches. Cette économie « sur le ventre » faite pour cette économie, à la joie de plaire, qui aménage ou chance en amour. Elle a du goût pour la toilette. Sinon serait-elle une bonne ouvrière du flou ?

Jeanne hausse ses belles épaules.

— Tu devrais venir avec nous, Adrienne, dit Lucie. L'air. Et deux jours dehors, ça vaut mieux qu'un lit.

Adrienne hésite. Il y a dans l'atelier du lit latent entre deux passions, l'une ancienne et l'autre nouvelle : l'élégance et le sport.

Les sportives n'étaient pas nombreuses dans cet atelier. Et pour cause ! De bas salaires, toutes à rogner sur les déjeuners, à faire pour la famille, des travaux de couture. L'ennui de compensation que dans un fallacieux espoir : époux de bonne situation. D'où surcroît d'effort, non pas selon les lois de la santé, mais selon le mode. Un peu comme si chacune d'elles avait, sur un tapis vert, offert comme mise ce qu'elle contenait. Le hasard peut-être...

Une, puis deux, se sont laissées tenter par l'air. C'était encore l'insoluble. L'air creusait l'appétit. Un coûté cher. Les deux sportives étaient des privilégiées. Les autres avaient peu de bouches à nourrir et gagnaient peu mal leur vie.

Brusquement elles ont fait des adeptes. Elles se déserraient l'étreinte, les congés payés pendant la première initiation au camping et au voyage.

— Tu viens samedi, à Fontainebleau ?

— Et comment !

Par tous les temps, on décide de partir. l'alpi-



Elles viennent de parler de la prochaine partie de camping. Elles sourient devant ces proches et agréables journées.

... et puis voici la France

par Stéphane MANIER

nisme en forêt de Fontainebleau, dans les gorges. L'air plus joyeux des sportives a conquis les autres. Mais chacune bientôt s'est trouvée devant ce dilemme : économiser pour l'élégance ou pour l'équipement ?

— M'équiper, avec quel argent? dit Adrienne.

— Et si tu dois prendre des drogues, fait Jeanne, ça te coûtera cher aussi.

— Mes parents ne veulent pas que je sorte seule avec des garçons...

Eclats de rire, vite réprimés pour ne pas éveiller l'attention de la « pre ». La première a été appelée aux salons de vente, pour des « modifications ». La seconde est plus indulgente, à condition que les rires soient courts.

L'une d'entre elles proteste :

— Ils sont si « vieux jeu » que ça tes parents? Si tu crois qu'on pense à mal faire. On est beaucoup trop fatiguées.

(Voir la suite page 18.)



L'initiation au camping, loin de la ville, dans le bon air.



Pour une journée de grand air, elle doit, le reste de la semaine, travailler dans un atelier sombre. Le soir ses yeux lui font mal. Mais tous les beaux yeux du monde veulent aujourd'hui vivre et briller également.

PHOTOS CHIM ET JAMET

n café en sand-
ne boula rue
x boula fait
es sande cette
pour satioquet-
mage ou chance
toilette. Sinon
ou ?

Adrienais de
nieux qu's.
elier du flit la-
ancienneuve :

reuses, il dans
as salaireaient
à faire. pour
l'ennui ne com-
espoir : époux
l'effort pe, non
selon le mode.
avait, sure tapis
le contes. Le

ater par le c'était
pétit. Un coûte
privilegparents
et gagnaen que

adeptes. Es des-
vés perne pre-
voyage.
bleau ?

e partir. l'alpi-

A midi, elle
mange un sand-
wich. Il lui faut
économiser sur
son maigre
gain pour s'a-
cheter de bons
souillers ferrés
et tout l'équi-
pement du
compeur.

LE THÉÂTRE

Madame CAPEL

Dix tableaux de Marcelle MAURETTI
au Théâtre Montparnasse

Je ne fais pas de politique. Impossible de ne pas songer à ce refrain des gens de droite quand on entend la chanson — pardon, la pièce — de Mme Marcelle Maurette que l'excellent directeur et metteur en scène Gaston Baty a eu l'étrange idée de monter au Théâtre Montparnasse.

Dans des interviews accordées à la presse, Mme Maurette avait déclaré qu'elle s'était plus attachée à montrer en Marie-Antoinette d'Autriche la simple femme, la « pauvre » femme, que la reine de France. Le côté humain, beaucoup plus que le côté historique. On comprend pourquoi, dès qu'on assiste à la pièce. Il faut, en effet, peu de temps au spectateur pour découvrir que l'auteur ne brille guère par sa connaissance et son sens de l'Histoire. Il en déduit que Mme Maurette n'a choisi Marie-Antoinette que pour des raisons de sympathie et d'affinités personnelles. Marie-Antoinette, cette jeune femme ignorante, n'aimait pas la politique et l'histoire auxqueltes, de son propre aveu, elle ne comprenait rien. Mme Maurette lui ressemble curieusement, avec cette différence toutefois qu'elle écrit des pièces historiques.

Le sens de l'Histoire demeure le privilège de ceux qui se signalent par leur connaissance analytique du réel et par leur aptitude aux constructions abstraites. Les autres, dont Mme Capel et Mme Maurette, ne sont sensibles qu'aux faits-divers.

La pièce compte plus de cinquante personnages. C'est beaucoup, direz-vous. Et pourtant ce n'est pas assez. L'auteur a

oublié un personnage essentiel. Louis XVI? Non, la pièce se passe fort bien de lui. Mais le peuple de France, le peuple qui écrivait précisément à cette époque les pages les plus grandioses de son histoire, le peuple sans lequel le destin de Marie-Antoinette demeure vide de sens.

Non que l'auteur n'ait pas cru devoir, de-ci de-là, nous présenter la plèbe sous quelques traits grossiers ou odieux, faisant contraste avec la distinction de droit



Les grands acteurs Marguerite Jamois (Marie-Antoinette) et Georges Vitray (Mirabeau) sont d'excellents interprètes de « Madame Capel ».

divin des hôtes de Trianon. Ces lieux communs d'une fadaise écœurante abondent dans la pièce.

Mais si le côté historique y est si légèrement traité — ou plutôt n'y est point du tout traité — du moins le côté humain y brille-t-il par compensation? Je voudrais bien pouvoir le dire mais je ne le peux pas. Toute la troisième partie du spectacle : l'Autrichienne au Temple, devant le tribunal, à la Conciergerie, sur la route de l'échafaud, est empreinte d'un sentimentalisme de roman-feuilleton plus affligeant encore que les sketches de music-hall des deux premières parties. L'accusée, je veux parler de l'auteur, rétorquera qu'elle n'a fait que se conformer à l'histoire, et je lui accorde qu'elle a lu attentivement la Marie-Antoinette des frères Goncourt dont elle partage, apparemment, les conclusions superficielles. Mais l'Histoire, sous laquelle elle s'abrite, ne se « faisait » pas que dans les ténèbres de la Conciergerie. L'Histoire, aux cent mille visages tendus vers la Liberté, elle se faisait sur tout le territoire du royaume enfin devenu nation, sur les pavés sanglants de Paris, dans les clubs et les comités, aux frontières enfin où le peuple défendait sa patrie populaire contre les armées étrangères et les gens de Coblenz, amis d'Antoinette. Dans tous ces endroits que n'évoquent aucunement les tableaux de Mme Maurette.

Ah! la belle pièce humaine que l'on pouvait écrire sur cette veuve de roi guillotinée à 38 ans! Où le destin pathétique de celle-ci eût été fidèlement rapporté à son époque de nécessaire déchirement.

Où la reine eût été représentée non point comme une victime des temps nouveaux, qu'inaugurerait l'inéluctable et radieuse révolution, mais bien comme une victime émue de sa propre caste, de ses infâmes privilèges — comme une victime d'un régime inhumain, corrompu, exécrable et historiquement condamné!

Divisée en dix tableaux, la pièce, dont l'action se passe de juin 1777 au 16 octobre 1793, manque autant de squelette que de muscles. Elle ne se déroule pas, elle se traîne. Aucun lien ne rattache entre eux les différents tableaux qu'elle nous expose, de sorte qu'elle n'est ni ascendante, ni descendante, mais seulement statique. Le comble, c'est que pour parvenir à ce piètre résultat l'auteur n'ait pas craint d'employer, d'une façon paradoxale, des procédés techniques s'apparentant au cinéma. Et, de fait, si parfois la pièce ressemble à un film, c'est bien seulement par la pauvreté du dialogue.

Cela dit, tout le reste est parfait : la mise en scène, due à Gaston Baty ; les décors évocateurs d'Emile Bertin ; les ravissants costumes d'Annette Sarradin et Léon Granier ; enfin, la distribution.

La troupe de Baty brode excellemment sur un méchant canevas : le grand acteur Georges Vitray dans le rôle d'un Mirabeau d'opérette ; Lucien Nat, Martial Rebe, Yonnie Dubois, Suzanne Demars... Et que dire de Marguerite Jamois en Marie-Antoinette, si ce n'est qu'elle est égale à Marguerite Jamois. Son jeu impeccable, intelligent, subtil, son style magnifique la désignent comme l'une des plus grandes tragédiennes de l'heure présente.

François DRUJON.

voir
lire
entendre

LES LETTRES

◆ Dans son livre *Des Alpes Marseillaises aux Calanques de Provence*, qui vient de paraître à la Librairie Ferran, à Marseille, M. Paul Cornu, agrégé de l'Université, décrit d'une façon alerte et vivante cette région du Midi de la France qui est moins connue que d'autres parties de la Côte d'Azur et qui est pourtant extrêmement pittoresque.

◆ Jean Secret vient de faire paraître, aux Editions Delmas, un essai critique : *L'Alpiniste*, dont la préface est de Jacques Chevalier. L'auteur, qui est un fervent alpiniste, fait un éloge des diverses disciplines qu'exige dans le domaine moral aussi bien que dans le domaine matériel la pratique des grandes ascensions.

◆ Un choix de *Nouvelles espagnoles* vient de paraître chez Gallimard. Un texte de Henri Barbusse lui tient lieu de préface. Parmi les auteurs espagnols qui figurent dans ce choix, nous trouvons : Miguel de Unamuno, Valle Inclán, Pio Baroja, Blasco Ibanez, José Diaz, Fernandez, etc.

LE THÉÂTRE

◆ Que tous ceux qui n'ont pas vu *Les Loups* lors des représentations du Théâtre du Peuple, sur la scène de la Renaissance, ne manquent pas d'aller applaudir la pièce de Romain Rolland au Théâtre Sarah-Bernhardt. Cette reprise ne fera que confirmer le succès grandissant du Théâtre du Peuple.

◆ La *Comédie-Française* vient de reprendre *L'Ecole des Femmes*. Ce chef-d'œuvre de Molière fut représenté pour la première fois sur le théâtre du Palais-Royal, le 26 décembre 1662. La pièce obtint un succès très vif et très prolongé, malgré une cabale extrêmement violente. On la joua aussi au Louvre dans les premiers jours de janvier 1663 et c'est de cette représentation que date surtout sa grande vogue.

◆ Au *Théâtre des Mathurins*, la nouvelle pièce *La Sauvage*, de Jean Anouilh, a pour principaux interprètes : Ludmilla et Georges Pitoëff, Charlotte Clasis, Madeleine Milhaud, Jean Hort, Louis Salou. La mise en scène est de Georges Pitoëff.

◆ Il vient de se fonder un comité pour la constitution d'un répertoire de spectacles pouvant être représentés par des enfants. Ce comité comprend Charles Vildrac, Juvet, Dullin, Baty, Chouveau, Milhaud et Mlle Lisa Duncan, ainsi que des membres de l'enseignement : Mmes Groppin, Grunty, Leriche, J. Renault, M. Capus et les éditeurs Boubrelleier.

VARIETES

QUE VOIR ?

- ◆ « La Fée de la Blanche » à Mogador avec Milton.
- ◆ « La Fée de Paris » au Casino de Paris, avec Miss.
- ◆ Le spectacle du Petit-Casino.
- ◆ « La Revue de la Joie » à l'A.B.C.
- ◆ Le spectacle du Cirque Médrano avec les Trois Bonos et Alex et Porto.

COURRIER

◆ Le député communiste Berlioz ayant fait voter une loi imposant aux grands cinémas d'intercaler dans leurs programmes une partie de « variétés », s'est vu traiter par un de nos confrères de droite d'« incompetent » et de « baccleur de lois ». Quant à nous, nous ne pouvons que nous réjouir d'une initiative qui permettra de vivre aux artistes de « variétés » dont la carrière a été durement touchée cette année.

◆ Le chansonnier Mauricet avait commis une chanson sur le Roi d'Italie. « Ce personnage, disait-il, dont on ne parle jamais », et c'était bien là le chef-d'œuvre de sa carrière de chansonnier. Une intervention diplomatique a obtenu qu'il retire cette chanson de son répertoire. Sans autres commentaires!

◆ Un événement social au théâtre, c'est bien celui que vient de nous offrir la direction de la Gaîté-Lyrique. Dans cet établissement, les représentations du mardi seront en effet supprimées afin de permettre au personnel de prendre son repos hebdomadaire. Un bon point à la Gaîté-Lyrique et souhaitons que l'exemple soit suivi.

◆ C'est vraiment un beau spectacle de music-hall que « La Fée de la Blanche » à Mogador. La première partie qui se déroule uniquement sur les planches tient à la fois de l'opérette, du music-hall de variétés et de la revue à grand spectacle. Elle met en valeur les artistes-acteurs : Milton, très drôle et bien à sa place ; Randall dont les imitations sont une merveille d'humour et de rapidité ; Rogers, adroit, spirituel et complet ; Clément-Duhour, un chanteur plein d'avenir et déjà de charme ; Mlle Deva-Dassy, un peu effacée en dépit de sa jolie voix et surtout l'étonnant danseur Anton Dolin (dont nous avons donné la photo la semaine dernière), qui réussit le prodige de danser du « classique » sur des airs de jazz et de renouveler la valse viennoise avec sa partenaire, Maria Belita, qui prend la vedette dans la seconde partie. Il s'agit alors de spectacle sur glace et cette merveilleuse jeune fille nous éblouit par sa grâce et sa virtuosité de patineuse. C'est d'ailleurs la virtuosité qui domine dès cet instant et avec une variété qui éloigne la monotonie. Ballets jeunes, précis, réglés avec goût par Robert Quinault ; tableaux ravissants, tels celui des Hollandais, intermédiaires comiques et les acrobaties surprenantes de Raymond du Bief et dix champions de patinage. Fred Mélé dirige avec entrain l'orchestre qui n'a malheureusement que peu d'airs nouveaux à nous faire entendre. Mais l'ensemble étant parfait, on peut espérer que les détails atteindront rapidement à la même perfection.

Un genre nouveau, certes, mais surtout du bon, du vrai music-hall.

LES EXPOSITIONS

◆ C'est le 20 janvier que se termine l'Exposition de peinture, de sculpture et de gravure organisée à la Galerie La Boétie (83, rue La Boétie), au profit des enfants d'Espagne. Rappelons qu'on y peut admirer des œuvres de J.J. Martel, de la Serna, Picasso, Mosereel, Lebedeff, Charlemagne, Flexor, Gleizes, Pasquier, Lucy Humbert, etc.

◆ *Parc des Expositions*, Porte de Versailles : Le Salon des Echanges.

◆ *Galerie Bernheim Jeune*, fg St-Honoré : Exposition Albert Marquet.

◆ *Salon du Livre Parisien*
Le Groupe artistique des Ouvriers de l'Imprimerie vient d'ouvrir, à la Salle de musique des « Amis du Populaire », 116 bis, avenue des Champs-Élysées (5^e étage), le III^e Salon du Livre Parisien.

◆ Ouvert tous les jours de 9 h. à 19 h. jusqu'au 15 janvier (métré Georges-V).

SPECTACLES

◆ C'est jeudi 20 janvier 1938, à 20 h. 45, qu'aura lieu la deuxième manifestation cinématographique organisée par les Amis de Soutas. Au programme des films de Mac Sennett, Entrée de René Clair et une *Rétrospective surréaliste*. Salle Poissonnière, 7, fg Poissonnière.

LE DISQUE DE LA SEMAINE

◆ Maurice Ravel : « Daphnis et Chloé » (2^e suite) ; « Lever du Jour », « Pantomime », « Danse générale ».
Columbia L.F.X. (deux disques 30 cm. étiquette bleue).

◆ C'est une œuvre capitale du maître disparu, peut-être la plus belle, la plus équilibrée. Ecrite de 1906 à 1910, la partition porte le titre de « symphonie chorégraphique ». En fait, bien que portée à la scène avec succès, sous forme de ballet, dès 1912, elle demeure un pur chef-d'œuvre symphonique dont le caractère descriptif, à première vue, cache en profondeur une sensibilité frémissante doublée d'une lumineuse sensualité.

◆ La deuxième suite qui en fut extraite par l'auteur, et dont nous vous recommandons le très pur enregistrement (datant de 1930) par le regrettable orchestre Straram, nous révèle les trois aspects les plus caractéristiques du génie de Ravel.

◆ Le *Lever du Jour*, tout bruisant d'eaux vives et de feuillages, surgant de l'orchestre comme l'aube du ciel, et porté, semble-t-il, par l'attente universelle des compagnes aspirant à la lumière, témoigne de cette affinité extraordinaire de Ravel pour le mystère, l'inouï, l'impondérable, comme aussi de sa virtuosité orchestrale et de la grandeur sereine de ses mélodies.

◆ La *Pantomime*, par contre, nous rappelle que l'auteur fut l'un des premiers à explorer le royaume féérique des enfants. L'esprit prime-sautier, un peu naïf et toujours si sensuel de

l'enfance se retrouve dans ces arabesques imprenables, ces touches brillantes et délicates.

◆ Enfin, la *Danse Générale*, essentiellement rythmique, utilisant tous les perfectionnements modernes de l'instrumentation et de la percussion, où l'orchestre se déchaine et éclabousse, est bien de ce grand musicien populaire qui écrivit l'incomparable *Valse* et l'hallucinant *Boléro*.

◆ Œuvre de maturité et de plénitude, *Daphnis et Chloé* vibre d'un long amour panthéiste de la vie et de la lumière. Ces quatre faces de disques doivent s'écouter en toute liberté d'esprit, comme on jouit d'une chaude journée lourde de joies et de moissons.

LOISIRS POPULAIRES DE LA SEMAINE DU 14 AU 20 JANVIER

SPECTACLES ET CONCERTS

◆ **Jeudi 15 janvier :**
Au Théâtre Pigalle, à 13 h. 15 : « Pierre le Grand », le grand film soviétique. Places : 4 fr. 50.

◆ A la Piscine Neptuna, 28, bd Bonne-Nouvelle, à 20 h. 45, soirée nautique : course, water-polo, intermèdes comiques. Places : 5 fr. Loc., 1, rue du Quatre-Septembre.

◆ **Lundi 17 janvier :**
A la Salle Wagram, à 20 h. 30, soirée de catch as catch can. Prix des places : 12 fr. Loc., 1, rue du Quatre-Septembre et à « Regards ».

◆ **Jeudi 20 janvier :**
Au Théâtre Sarah-Bernhardt, à 14 h. 45, par le Théâtre du Jeune Spectateur : « Les Contes d'Andersen ». Places : 3 à 6 fr. Loc., 1, rue du Quatre-Septembre.

BALADES ET RANDONNEES

◆ **Dimanche 16 janvier :**
Sortie pédestre en Forêt de Marly. Rendez-vous à 7 h. 45 Gare St-Lazare. (Organisée par Camping et Culture, 29, rue d'Anjou.)

VISITES, MUSEES

◆ **Samedi 15 janvier :**
A 14 h., au Musée du Conservatoire des Arts et Métiers, 292, rue Saint-Martin : Conférence du Prof. Magne sur le Tissage et la Filature. Entrée gratuite. (Organisée par l'A.P.A.M.)

◆ **Dimanche 16 janvier :**
A 10 heures, au Musée Guinet, 6, place Léna : L'Histoire des Religions et des Arts d'Asie. Conférence par le conservateur S. Hockin. Entrée : 2 fr. (Organisée par l'A.P.A.M.)

◆ A 10 heures, au Musée du Louvre : la peinture française des origines au 17^e siècle. Entrée : 1 fr. 50 (organisée par le Comité des Loisirs Populaires).

Une prison au mystérieux et farouche passé

La CONCIERGERIE

A PRÈS la visite, le gardien désenchanté nous a dit qu'il venait à la Conciergerie peu de monde, qu'on ne la connaissait point, et que... et pourtant... Et pourtant, elle mérite vraiment une plus grande faveur.

Sur le quai, non loin du Pont du Palais. Vous passez entre ses deux tours énormes, rondes et pointues, toute sèches et noires sous la pluie. L'une et l'autre, ainsi que le bâtiment entier ont été construits au début du 14^e siècle. Au « bon vieux temps », celle de gauche servait de lieu de dépôt pour le Trésor des Rois qui habitèrent le Palais: c'est la Tour d'Argent. Dans l'autre tour, on y administrait la terrible « question préparatoire et préalable » à grands renforts de vinaigre, d'eau ou de feu, de tenailles, d'élongations et d'écartèlements les plus divers.

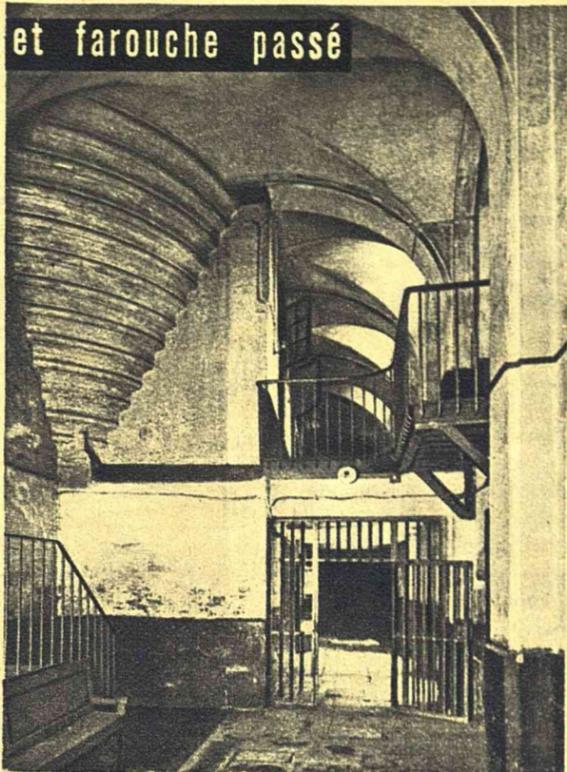
Il y a ensuite une petite cour ou préau, une belle et solide porte de chêne à gros verrou et petit judas, qu'il faut pousser très fort, quelques escaliers à descendre et l'on arrive dans la magnifique salle des Gardes du Roi.

Puis le guide vous emmène dans la « Salle de Récréation des officiers du Roi », ou Salle Saint-Louis, longue et sombre. Au temps toujours où la Conciergerie était un Palais, le concierge ou Comte des Clerges: noble seigneur « exerçant toute justice et seigneurie basse et moyenne », les officiers du Roi se réunissaient là et à l'appel du Souverain, grimpaient prestement jusqu'aux appartements royaux par l'escalier à vis que l'on voit encore. Tout à côté et attenantes les « cuisines de Saint Louis », aux immenses cheminées à feux de bois. Toutes ces salles sont situées à deux mètres environ au-dessous du niveau de la Seine et le Guide vous rappelle que toutes furent inondées lors des crues mémorables de 1610 et 1910 — trois cents ans juste, « coïncidence troublante », note-t-il...

A partir du 16^e siècle, la Conciergerie n'est plus habitée par les Rois et l'on y envoie alors les voleurs et les assassins et tous les gens qui tant soit peu vous gênent: hérétiques, rivaux de cœur ou simples marnants. Elle devient la prison la plus malsaine de la capitale et aussi la plus dure malgré que le roi ait ordonné « de bien doucement et humainement traiter les prisonniers, de leur bailler paille et eau et les pourvoir de gens d'église ». On vous montrera quelques-uns de ces cachots humides et obscurs et le guide vous dira bientôt la vie de la vieille prison sous la Révolution.

Il y avait alors, parmi tous les suspects arrêtés deux catégories de prisonniers: les « pailleux » qui attendaient dans la salle commune ou Rue de Paris, sur la paille le moment de leur jugement et les « pistoliers » qui voulaient être seuls et pour cela payaient au Tribunal la location d'un cachot particulier!

Deux mille sept cent quarante-deux suspects passèrent à la Conciergerie; le Tribunal révolutionnaire était installé au premier étage et siégeait sans arrêt. Cette petite salle aux lourds barreaux devant laquelle le guide s'arrête et parle c'est là qu'une fois le jugement rendu,



L'aspect terrifiant qu'offre le couloir des cachots.

les condamnés à mort étaient conduits pour leur toilette dernière et de là rejoignaient d'autres condamnés dans la charrette qui les emmenait Place de Grève...

On voit aussi la Salle des Girondins, la cellule de Marie-Antoinette avec une toute petite porte basse qui — raconte la légende — obligeait la Reine à se courber pour passer; le balcon du haut duquel André Chénier vit pour la première fois la « Jeune Captive », d'autres cellules, d'autres grands personnages condamnés, la cour que partage encore la forte grille qui séparait hommes et femmes prisonniers, à l'heure où on les menait prendre l'air.

Après la Révolution, la Conciergerie reçoit encore les malfaiteurs. En 1815 on l'appelle « la dernière Hôtelierie des Condamnés à mort ». En 1835, elle abrite le Corse Fieschi.

Clemenceau, vers 1872, pour une histoire de duel passe quelque temps — quinze jours, je crois — dans une des cellules louées jadis aux « Pistoliers ».

Vous saurez encore d'autres histoires. La Conciergerie n'est plus une prison! On la visite maintenant aisément, sans risques, conduit par des guides avertis et fort agréablement diserts. Croyez-m'en c'est une heure d'Histoire vraiment intéressante à passer.

Jean ROIRE.



LA GUERRE DES ONDES

LA guerre des ondes n'aura pas lieu. La prompt riposte anglaise a fait demander « pouce » au Duce. On sait qu'il faisait lancer, par le poste Radio-Bari, des émissions en langue arabe destinées à dresser les Mahométans, et notamment ceux de Palestine, contre la Grande-Bretagne. Londres a réagi. Le poste de Daventry s'est mis lui aussi à parler arabe. Ce match à travers l'espace n'aura duré qu'un jour. S'il ne s'était agi que de la Palestine, on peut dire que l'Italie l'aurait gagné. Alors que Daventry — Radio-Eden, comme l'ont baptisé les Transalpins — transmettait aux lointains auditeurs musulmans une déclaration du prince héritaire du Yémen, Radio-Bari, plus adroit, diffusait des chansons sentimentales d'un ténor fort admiré, paraît-il, en Orient: Abdul Wahab. Il est certain qu'entre le prince et le chanteur, les auditeurs n'avaient pas à hésiter une seconde: ils ont écouté celui-ci.

Si donc Mussolini a cané, c'est qu'il craignait que « Radio-Eden » ne parlât non seulement arabe, mais aussi italien, en diffusant dans la langue de Dante des informations trop révélatrices pour les sujets du Duce, c'est-à-dire bien dangereuses pour le Duce lui-même. L'ignorance dans laquelle sont tenus les malheureux Italiens, c'est le talon d'Achille du fascisme.

Retenons la leçon. Prévoyons le jour où, nous aussi, nous aurons à répondre à la propagande par la contre-propagande. Mais ce jour-là, évitons de tomber dans l'erreur anglaise (discours politique). Imitons plutôt la méthode italienne (chansons sentimentales). Autrement dit, organisons des émissions assez intéressantes pour que les auditeurs à qui elles sont destinées les recherchent d'eux-mêmes.

Et la propagande? dira-t-on. Comment se fera-t-elle? Eh bien, demandez aux directeurs des postes privés comment on fait avaler aux auditeurs le poisson de la publicité grâce à une bonne sauce artistique. La recette est la même.

◆ Assez originale cette idée de Radio-37 d'enregistrer les gens à leur insu, alors qu'ils font leurs emplettes dans un grand magasin. Mais un peu indiscret. Supposez que... Oui, vous m'avez compris. A propos, connaissez-vous la dernière histoire de sourd? Un auditeur essaye d'avoir Radio-37. Naturellement, il n'entend rien. Alors il soute dans un taxi, se fait conduire au studio de ce poste et s'écrie:

— C'est mon frère qui a gagné aujourd'hui votre concours!
— Comment? votre frère?
— Oui, oui! c'est lui que vous avez enregistré. La preuve c'est que je n'ai rien entendu! Or mon frère est sourd-muet!

◆ Chantez comme vos vedettes préférées... Cette amusante rubrique de Radio-Cité nous a permis d'entendre des imitateurs de Georgius, de Tino Rossi, de Maurice Chevalier. Croirez-vous que, des trois, c'est le dernier qu'il est le plus difficile de singer? Ceux qui s'y efforcent prennent volontiers le côté « peuple » de Chevalier pour de la vulgarité. En étant vulgaires jusqu'à la grossièreté, ils s'imaginent donc copier leur idole. Depuis que j'ai écouté ces pâles amateurs, j'éprouve de l'admiration pour Mlle Françoise qui, elle, imite si bien Chevalier qu'on est tout épaté, en revoyant celui-ci, de constater qu'il est un homme.

◆ Des tas de revues, le soir de la Saint-Sylvestre... Chaque poste en avait une. Fait bizarre: c'est Paris-P.T.T. qui avait fait le plus de publicité autour de la sienne. Il est vrai que les scènes étaient signées Rip, Dorin, Jean Rieux... Nombreux furent les auditeurs qui, sur la foi de ces noms prestigieux se branchèrent sur notre poste national. Pendant ce temps, les bonnes scènes passaient au Poste Parisien et surtout à Radio-Cité. Très goûté, à ce dernier poste, trois ou quatre sketches fort originaux et qui auraient fait pâlir de jalousie Rip et Dorin s'ils avaient eu le temps d'écouter la T.S.F. Bien entendu, les critiques habituels de la radio ont tout entendu ce soir-là... sauf ce qu'il y avait de bon.

◆ Charmante soirée, l'autre jour, au Caveau des Oubliettes (retransmise par Radio-37). Suzette Destys est une chansonnière (ne pas confondre avec « chanteuse ») à la voix claire et fraîche comme ses chansons. Entendu également, Eliane Printemps qui, paraît-il, n'a que quinze ans... Si elle continue, son nom ne tardera pas à sortir des Oubliettes!

◆ On sait que maints directeurs de théâtres parisiens ont pris l'habitude de présenter leurs spectacles à un public de province avant de leur faire affronter la capitale. En somme, c'est prendre les provinciaux pour des cobayes... Mais grâce à la T.S.F., les Parisiens auront tout de même pu écouter « La Belle Marseillaise » en même temps que les Phocéens eux-mêmes... Cette audition (Radio-Cité) m'a plongé dans la plus profonde stupéfaction car elle m'a révélé que les opérettes marseillaises... font rire aussi... les Marseillais! On va jouer ça à Paris, bien entendu, dans le cadre de ces Variétés, où jadis, coulait tant d'esprit.

◆ A écouter: Jeudi: Concert Camille Saint-Saëns (Strasbourg 21 h.30); Pierre Doc (Radio-Cité, 19 h. 30). — Vendredi: Ravel (Strasbourg, 11 h. 15); « A bord du Venezuela », Diamant-Berger (Poste Parisien, 21 h. 45). — Samedi: Septième Symphonie en la de Beethoven (Bordeaux-Lafayette, 16 heures); Concert symphonique (Strasbourg, Rennes, Nice, 20 h. 30); œuvres d'Offenbach (Radio-Cité, 10 h. 45).

◆ Qui sera directeur artistique de Paris-P.T.T.? Le nom de Julien Maigret est celui qui revient avec le plus d'insistance. Les vrais amis de la radio se féliciteraient de sa nomination? N'oublions pas que Julien Maigret fut débarqué du Poste Colonial par M. Mandel. C'est une référence!

L'AUDITEUR X...

La danseuse Renée Piot et ses ballets sont parmi les meilleures attractions de « La Princesse de Saba » au Cirque d'Hiver.



RET
RETT
a s s

e non poi
s nouvea
radieuse r
ne victim
de ses in
ne victim
mpu, exi
amné!

pièce, don
au 16 oc
e squelet
éroule pa
attache en
ux qu'ell
est ni as
seulement
pour par
tuteur n'ai
çon para
es s'appa
si parfoi
c'est bien
dialogue
rfaît: le
Baty; le
in; les r
rardin et
lution.

llement
grand ac
rôle d'un
t, Martia
Demars...
is en Ma
est égale
npeccable
agnifique
plus gran
sente.
RUJON.

esques im
licates.
ment ryth
ments mo
percussion,
e, est bien
écrivit l'in
léro.
e, Daphn
siste de la
es de dis
ré d'esprit,
lourde de

MAINE
Pierre
Places:
ne-Nou-
course,
places:
mbre.
dirée de
: 12 fr.
à « Re-
h. 45,
: « Les
à 6 fr.

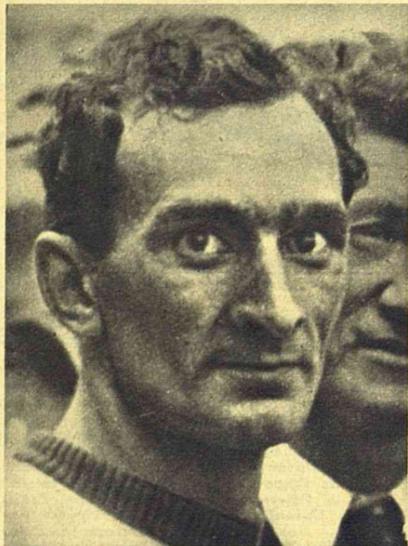
r. Ren-
(Orga-
9, rue

ire des
artin:
Tissage
ganisée

ace lé-
es Arts
teur S.
e par

a: la
7^e siè-
le Co-

SPORTS



Paul Chocque, un des « as » du cyclisme français.

DEPUIS le début de la saison cycliste hivernale, on n'a pas encore vu sur le plancher du Vélodrome d'Hiver de Paris un grand nombre des habituelles « têtes d'affiche » : Lucien Michard, Auguste Wambst, Roger Lapébie, Paul Chocque, ni bien d'autres.

Et, on a pu lire, dans différentes feuilles que tous ces cracks étaient partis se reposer dans un quelconque village des Alpes ou de la Côte d'Azur, afin de se présenter en meilleure condition à l'ouverture de la saison printanière.

C'est vrai. Mais en partie seulement. Car il y a d'autres raisons à la retraite de toutes ces vedettes.

En premier lieu, il faut dire que les cachets que la direction du Vélodrome d'Hiver offraient à ces coureurs ont été jugés par eux inacceptables.

Ils refusèrent, la direction ne voulant même pas transiger. A croire que les propositions faites l'avaient été dans le seul but de provoquer le refus des champions.

Ensuite de quoi, on leur fit savoir que le Vel' d'Hiv' ne traiterait avec eux qu'à la condition expresse qu'ils se séparassent de leur manager M. Gaston Degy.

A PROPOS d'INTERVENTION

Ce dernier, à aucun moment, ne fit la moindre pression sur ses « poulains ». Et pourtant, tous persistèrent dans leur attitude. Ils ne signèrent pas de contrat. Ils privèrent le Palais des Sports de leur collaboration. Mais ils conservèrent celle de M. Degy, homme unanimement estimé par les honnêtes gens.

Il y avait déjà là une scandaleuse intervention du directeur-patron auprès des coureurs-ouvriers afin que les pédaleurs s'engagent à ne plus être défendus par l'intègre M. Degy.

Mais il y a beaucoup mieux.

Un des « hommes » de M. Degy, le sprinter Jézo reçut, il n'a pas bien longtemps, une lettre d'Allemagne. On lui proposait quelques contrats.

Marcel Jézo, au repos lui aussi depuis la fin de l'été dernier, bondit de joie. D'autant plus que, professionnel, il n'a que ce qu'il gagne en courant à bicyclette pour nourrir sa petite famille. Mais en lisant la lettre jusqu'au bout il s'aperçut que, par l'intermédiaire des organisateurs allemands, il pourrait aussi courir au Vel' d'Hiv' de Paris. Le tout était simplement subordonné, une fois de plus, au « lâchage » de M. Gaston Degy.

Cette fois, c'est un peu fort ! Et nous ne croyons pas qu'il existe pareil exemple dans une autre corporation.

Comment ? Des employés sont en conflit avec leurs employeurs. Pour contraindre les premiers à s'avouer vaincus on va jusqu'à mobiliser des forces hors de France ! Si l'on ajoute que le sport cycliste est en Allemagne entièrement entre les mains d'un Doc-



Le coureur belge Haemerlinck, en plein effort

teur Nez (führer du cyclisme) lequel ne fait rien sans l'avis d'un autre Docteur, von Stammer und Osten (führer de tous les sports) on comprendra que c'est donc aux AUTORITES allemandes nazies que la direction du Vel' d'Hiv' parisien a fait appel, de façon plus ou moins directe, pour atteindre son but.

Est-ce que ce fait particulièrement scan-

daleux, ne justifierait point une intervention des autorités françaises?... Elles ont le parole.

Jacques ANTHEIL.

AU SPRINT

NATURALISONS...

Le footballeur Jordan est né sur les bords du Danube, dans la petite ville de Linz (Autriche).

Il y a quelques années, il vint s'installer à Paris et joua au football au Racing Club de Paris. Il y joua même fort bien.

A tel point que les dirigeants de ce club ne s'en sont pas séparés depuis cette date, bien que ledit Jordan soit l'objet de maintes convoitises.

Où l'histoire se corse, c'est avec la naturalisation du champion. Car, en effet, comme un club ne peut pas employer plus de trois joueurs étrangers dans la même équipe, et que le Racing en voudrait utiliser davantage, Jordan va devenir Français (peut-être même l'est-il déjà devenu à l'heure où ces lignes paraissent).

Il y a là, à notre avis, une idée à creuser. A quand l'équipe française de club, composée de 8 naturalisés et de 3 étrangers ?

Mieux. Car, puisqu'en cette occasion, on parle déjà de la titularisation de Jordan, comme demi-centre de l'équipe de France, on peut bien demander aussi : A quand l'équipe nationale sans nationaux ?

Blague tout à fait à part...

COMMERCIALISONS...

Ça devait arriver : on parle maintenant de faire disputer au Palais des Sports des matches de basket-ball.

Souvent déjà, nos lecteurs ont été tenus au courant des « événements » de ce magnifique sport. Souvent aussi, nous leur avons dit notre joie de constater que, spectaculaire et attrayant comme il l'était, il n'était cependant pas la proie des mercantis. Seuls de vrais sportifs — on juge ainsi s'ils étaient rares — constituaient les spectateurs assidus de matches de basket.

Redoutons, si les projets des Dickson et autres « mécènes » se réalisent, redoutons de voir les mœurs déplorables de la « championnate » — et les autres — introduites dans ce joli sport.

Quand on vous dit que l'appétit de ces messieurs est insatiable et qu'ils ne respectent rien. Rien. Du moment que ça rapporte...

PÉDALONS... MAIS PAS GRATIS

Un vétéran du cycle, un certain M. Menziès, a couvert en une année — celle qui vient de prendre fin — la coquette et fort respectable distance de près de 1.000.000 de kilomètres.

Son but ? Prouver qu'un homme normalement constitué peut, même s'il est âgé de plus de 40 ans, couvrir journellement de longues étapes — environ 300 km. — et n'en pas éprouver de graves dommages.

Il a accompli cette performance, sur-

prenante mais admirable, sur les routes anglaises. A son arrivée, une centaine de cyclo-touristes britanniques lui firent une ovation. Dans ce pays, assez fermé aux prouesses cyclistes routières, c'est tout ce que son exploit lui rapporta.

Cela lui a valu une verte et bien amusante semonce de M. Desgrange.

— Eh quoi, s'est écrié le directeur de l'« Auto », en voilà un hurlubertu. Comment ? Il est capable, cet imbécile, d'accomplir pareille prouesse. Et il s'en va, seul, sur les routes d'Ecosse et du Pays de Galles, pendant un an. Il n'a seulement pas eu l'idée de vendre des cartes postales. Non, décidément, toute cette histoire manque totalement d'intérêt...

Pour le vieux crabe, c'est le mot de la fin. Tout son programme est là... Car si ce M. Menziès avait confié son idée à l'illustrissime M. Desgrange, celui-ci se fût chargé de la lui faire fructifier. A son profit, bien entendu.

Tandis qu'en plein vent, ça va de soi, on ne peut pas installer de tourniquets. JACQUES et RENE.

La Coopérative « LES SPORTS » est le magasin préféré des SPORTIFS !

32, Rue des Petits-Hôtels, Paris-10^e.

Envoi franco du catalogue.

regards

ABONNEMENTS

FRANCE COLONIES

3 mois : 18 fr. - 6 mois : 32 fr.
Un an : 58 fr.

Pays de l'Union postale :
6 mois : 42 fr. - Un an : 78 fr.

Autres pays :
6 mois : 54 fr. - Un an : 96 fr.

Pour chaque changement d'adresse envoyer la bande du dernier numéro reçu et joindre 1 fr. 50 en timbres-poste.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ

NOUVELLES ÉDITIONS REGARDS

SOCIÉTÉ ANONYME R. C. S. 257-566 B

89, RUE D'HAUTEVILLE, PARIS - X.

Téléphone : PROVENCE 52-13

Chèque postal : PARIS 1715-54

POUR VOS LOISIRS

il ne se renouvelle guère. (Film américain).

LE SECRET DES CHANDELIERS

De la Vienne de l'avant-guerre partent, un soir, une paire de chandeliers, porteurs, dans une cachette imaginée par la reine Marie-Antoinette, de documents secrets. Une noble espionne du Tzar, un très noble révolutionnaire polonais se lancent à la poursuite des chandeliers, et les accompagnent à travers toute l'Europe. Cela finit par un mariage. Ce très léger roman d'aventure, dans la tradition qu'inaugure Alexandre Dumas, est mis en scène avec beaucoup de soin et de goût. William Powell est, comme à son ordinaire, élégant et racé. Louise Rainer, qui fut l'émouvante paysanne de *Visages d'Orient*, est jolie, menue, fri-vole, ailée, mondaine et gracieuse. On peut regretter que ces talents se dépen-sent autour d'une intrigue si médiocre et qui n'atteint même pas au niveau de nos Arsène Lupin. (Film américain.)

L'ENCHANTERESSE...

Tout le contraire d'un film enchanteur. Une histoire longue, confuse, compréhensible seulement pour les spécialistes de l'histoire américaine du début du siècle dernier et que n'arrivent pas à sauver Joan Crawford, Franchot Tone, Robert Taylor... (Film américain.)

BROADWAY MELODY 1937

Depuis le parlant, on nous donne tous les ans un *Broadway Melody* forme cinématographique de la revue à grand spectacle. De même que les revues à grand spectacle qui triomphèrent après-guerre dans nos music-halls ont fini par périr faute de pouvoir se renouveler, ce genre cinématographique semble à bout de course, après avoir, avec *Cheerchuses d'or* et *42^e Rue*, donné ses chefs-d'œuvre. On retiendra de ce film actuel la voix bouleversante de Sophie Tucker (qu'on entend trop peu au cours de la revue) et la conférence sur les éternuements (qui répète sous une autre forme la conférence sur les ronflements d'un précédent *Broadway Melody*).

HEDDY LA SAUVAGEONNE

Aimez-vous Shirley Temple ? Moi, je ne l'aime pas. Ce film est une sorte de gigantesque album d'images dans le goût de la bibliothèque rose. L'intrigue est puérile, souvent sottie. Mais il faut reconnaître que la mise en scène de cette insignifiante histoire est souvent réalisée par Allan Dwan avec un goût sûr et un sens de la reconstitution historique qui rappelle ce film d'une abondante naïe-rie mais d'une grande perfection de détail qu'on avait tiré des « Quatre Filles du docteur Marsh », et qui révéla au public le talent de Catherine Hepburn. (Film américain.)

G. S.

NOUS AVONS AIME :

UN PEU

On lui donna un fusil (confus) ; Capitaines Courageux (pour vos enfants) ; Pensions d'artistes (atmosphère) ; Drôle de Drama (discutable) ; La Vie Facile, L'Amour en première page, Trois jeunes filles à la page, Topper, Week end mouvementé (vaudeville américain).

BEAUCOUP

Cette sacrée vérité (rigolo) ; Femmes marquées (gangsters) ; Un Carnet de Bal (vettes) ; Le Roman de Marguerite Gauthier (classique) ; Deanna et ses boys (jeunesse, musique).

PASSIONNEMENT

Les Bas-Fonds (prix Delluc).

PAS DU TOUT

Feu ! Claudine à l'Ecole, Maman Colibri, La Fessée, Monsieur Begonia, Double crime sur la ligne Maginot, Aloha, La lumière verte, Les rois du Sport, Passeurs d'hommes, Son dernier modèle, Chevalier sans armure, Le Club des Aristocrates.

NOUS RECOMMANDONS

Le Vendredi 14 janvier, à 21 heures, salle F. I. F., 33, Ch.-Elysées, une rétrospective de films fantastiques avec le célèbre NOS-FERATU.



Spencer Tracy, comme il nous apparaît dans une scène de « On lui donna un fusil ».

Cinéma

déjà magnifiquement révélé par un film « loufoque » du Studio 28 est tout à fait remarquable, et les moins musiciens des spectateurs goûteront son interprétation de Chopin, de Mozart, de Bach. Tous ces éléments liés par un bon metteur en scène contribuent à faire un film reposant, charmant, jeune, divertissant. (Film américain.)

JEU DE DAMES

Un séduisant médecin a une charmante infirmière et une femme qui n'est pas moins jolie. Il aime sa femme mais il n'aime pas moins son infirmière. Il ne peut se passer ni de l'une à sa clinique, ni de l'autre à sa maison. Et les deux femmes, après quelques légers heurts, tombent d'accord pour continuer ce ménage à trois. Ce film d'un cynisme paisible est mené sur le ton d'un aimable badinage, d'un badinage qui dure longtemps, trop longtemps même au goût de certains. Loretta Young est jolie et fine, mais totalement dépourvue de vie réelle. Warner Baxter, vicilli, épais, n'a plus le dynamisme et le nerf qui firent le prix de sa création dans *42^e Rue* (Film américain.)

ANGE

La femme d'un grand diplomate anglais s'ennuie, fréquente les maisons de rendez-vous parisiennes et y fait connaissance d'un charmant homme qui vient, peu après, l'ami de son mari. L'intrigue se dénoue dans la maison de passe par le pardon du diplomate cocu. Le film se déroule dans une atmosphère de cloche pneumatique, celle de la haute société anglaise. Le mari, la femme et l'amant tournent en rond dans un luxueux bocal comme des poissons rouges, ne voyant rien d'autre qu'une eau

trouble et leur propre image reflétée par les parois de verre. Mais que d'art dans ce bocal ! Le metteur en scène Lubitsch est l'homme le plus fin du monde. Que d'habileté, que de tact dans ces marivaudages, dans ces péripéties. Ce film est comme une très savante marquerie faite par le plus habile ébéniste du monde. Herbert Marschall, qu'on voit trop rarement à l'écran, joue fort bien le rôle du diplomate cocu. Marlène Dietrich est l'insignifiant mannequin habituel, couvert de costumes d'un somptueux mauvais goût. (Film américain.)

SARATOGA

Un jeune et séduisant bookmaker (Clark Gable) aime une charmante jeune fille ruinée (Jean Harlow) fiancée à un très très riche banquier. Les deux jeunes gens s'épouseraient sur-le-champ s'ils avaient devant eux les quatre ou cinq millions (200.000 dollars), nécessaires au bonheur d'un couple aux goûts modestes. Dans le monde de la prostitution, on appelle *entôlage* l'opération où la femme fait toute seule les poches de son client. J'imagine qu'après ce film on appellera *Saratogage* l'espèce spéciale d'*entôlage* où le barbeau se joint à la morue pour plumer le pigeon. Car le jeune bookmaker n'a de cesse qu'il n'ait, grâce au charme de sa bien-aimée, tiré le plus de jus possible de la riche poire qu'est le fiancé. Quand l'homme au péze a donné tout ce qu'il pouvait, sa bien-aimée lui annonce qu'elle le quitte pour épouser le charmant bookmaker. Gageons que ce couple édifiant sera heureux et qu'il aura beaucoup d'enfants. Ce drame du grand monde est raconté de la façon la plus ennuyeuse qui soit. Jean Harlow qui mourut au moment où l'on achevait *Saratoga* était alors épaisse, sans jeunesse et sans entrain. Clark Gable a du charme, mais

NOUVELLES VERSIONS

CERTAINS de nos critiques se scandalisent lorsqu'un metteur en scène vient à présenter une nouvelle version d'un film déjà réalisé autrefois en muet. « A quand la version en couleurs ! » ajoutent-ils de l'air découragé d'un homme qui n'a plus qu'à tirer l'échelle.

J'avoue ne pas comprendre cette intransigeance, pas plus que l'ostracisme qui interdirait définitivement au metteur en scène le droit de prendre ses sujets dans des romans ou des pièces de théâtre. Rien n'est plus légitime que de « reprendre » en parlant un thème déjà traité en muet. Les techniques sont profondément différentes, le clavier d'expression du parlant est infiniment plus varié que celui du muet et le metteur en scène, s'il a du talent, ne risque pas de répéter son modèle.

Il faut toutefois, pour pouvoir recommencer de nouvelles versions, que le film d'autrefois n'ait pas représenté un des « moments héroïques » du cinéma muet. On a eu tort de refaire le *Lys Brisé*, après Griffith, Forfaiture après Cecil B. de Mille.

Il était stupide de tenter de telles entreprises. On ne peut véritablement refaire une œuvre d'autrefois que si celle-ci est déjà très éloignée dans le temps ou l'espace, ou encore si elle n'a brillé hier que d'un modeste éclat.

René Clair a compris ce principe, lorsqu'il a parlé de refaire en Angleterre une version d'*Un Mort en fuite*, médiocre œuvre française réalisée sur un assez bon thème. René Clair n'aurait jamais, nous en sommes certains, proposé de transposer en anglais *Le Crime de M. Lange*, œuvre vivante.

Une nouvelle version est donc seulement possible lorsque le temps passé, la distance ou le peu de talent du premier auteur ont estompé l'original. On avait tort de donner un Variétés sonore inférieur au Variétés parlant, on n'a pas eu tort de créer un *Stella Dallas* sonore qui était excellent, alors que tous avaient oublié le *Stella Dallas* muet.

Ces nouvelles versions de mêmes personnages, de mêmes thèmes au cinéma ne sont pas seulement tolérables, elles sont souhaitables, si l'on veut que le plus neuf des arts crée et développe ses grands types humains, ses grandes thèses. Ce qui fait la grandeur du théâtre n'est-ce pas ce Don Juan qui va de Tirso de Molina à Goethe en passant par Molière ? ce Faust qui va de Marlowe à Gounod par Goethe, ces héros grecs venus de la tragédie pour renaître chez Racine ? Ce Cid créé par Guilhem de Castro et réalisé par Corneille.

Ainsi avons-nous vu au cinéma le type de Charlot déborder l'écran, créer toute une littérature, toute une imagerie. Et n'est-il pas à la fois émouvant et légitime, n'est-ce pas l'un des procédés du génie de voir Chaplin reprendre dans ses Temps Modernes sonore quelques-uns des thèmes qui avaient fait toute la fantaisie et le talent de ses premières bandes muettes, au temps des tartes à la crème.

Georges SADOUL.

LES FILMS

DEANNA ET SES BOYS

Deanna Durbin fut, l'on s'en souvient, la plus jeune et la plus jolie des jeunes *Trois Jeunes Filles à la Page*. Elle a maintenant appris à chanter, elle chante fort bien, elle chante beaucoup. Léopold Stokowski est d'autre part le plus célèbre des chefs d'orchestre américains. Faire un film avec un chef d'orchestre et une chanteuse risquait d'être ennuyeux, mais le metteur en scène, Henry Koster, a parfaitement évité cet écueil sur lequel se sont coulés tant de films, et il a su choisir un scénario charmant. Deanna Durbin, qui chante adorablement, est aussi une actrice pleine de feu et de jeunesse. Elle sait, en dehors de ses « numéros musicaux », faire courir le film à une allure trépidante, pleine d'éclat et de drôlerie, qui entraîne le grand dadaïse endormi qu'est Micha Auer, comme le vieux beau fatigué qu'est Adolphe Menjou. Alma Kreuger trace une silhouette réjouissante d'une riche et imbécille grande dame. L'orchestre de Stokowski,

Jeunes filles de Paris ...et d'ailleurs

(Suite de la page 13.)

La conversation bientôt s'enchaîne sur ce qu'il faut acheter pour les escapades des deux jours de congé.

Adrienne met, peu à peu, son « grain de sel » dans la discussion. Il n'est plus question de bas de soie, de coupons d'étoffe, mais de chaussures ferrées. Des photos faites par les « copains » sont soigneusement conservées. Elles font du prosélytisme, propagent par l'exemple et l'image l'utilisation des loisirs.

L'esprit d'Adrienne, à ce contact, se modifie. C'est vrai qu'elle a mal aux yeux, et qu'elle se sent lasse avec une douleur persistante entre les deux épaules et des moments de cafard. Les lunettes ou un équipement ? Pourvu qu'il ne soit pas trop tard pour l'équipement.

Elle pose des questions. Bien sûr, les sous sont rares mais, en général, si l'on se cachait pour acheter du rouge à lèvres ou des parfums sur l'argent du déjeuner, les achats pour les « virées au grand air » sont sans secret.

Jeanne, la voisine d'Adrienne, est toujours coquette, comme Adrienne. Mais sa « robe du dimanche » n'est pas une imitation d'un modèle maison pour star, c'est une blouse et des pantalons de drap serrés aux chevilles.

Le reste de la modeste garde-robe vient, dans son ensemble, plus pratique « qu'acérocheur », plus fier. Si pratique même que la mode, la Haute Mode des riches clientes en est à son tour influencée.

Jeanne et ses camarades, à l'atelier du flou, ne sont soucieuses que d'une chose : le trop grand appétit que leur vaut un regain de santé. La faim est à chaque repas impérieuse. On se résigne moins au café-crème. Et la hausse des prix fait un peu grogner. Au détour historique des congés payés et des quarante heures, la vie sort de l'asphyxie lente. La santé donne de l'audace. Elle a ses exigences. Les joies des deux jours de repos sont acquises. Impossible de les abandonner. Les beaux yeux reprennent un peu d'éclat et ne veulent plus le perdre. Si la vie devient chère au point de menacer la joie des congés, on revendiquera. En commun.

Adrienne essaiera, bientôt, de faire de « l'alpinisme en forêt ».

La petite seconde main du flou a été, vous vous en doutez, emportée par le courant nouveau. Elle n'imagine plus un monde qui lui refuserait gaieté et fraîches couleurs. Elle ne mise plus sur le hasard des rencontres fastueuses pour être sauvée entre toutes. Les « sorties » enrichissent les conversations de semaine. Certes, le carreau noir des fenêtres sur cour ne lui a jamais paru si noir depuis qu'elle plonge sa jolie tête espiègle dans l'air et la lumière des randonnées dominicales. Il est presque insupportable.

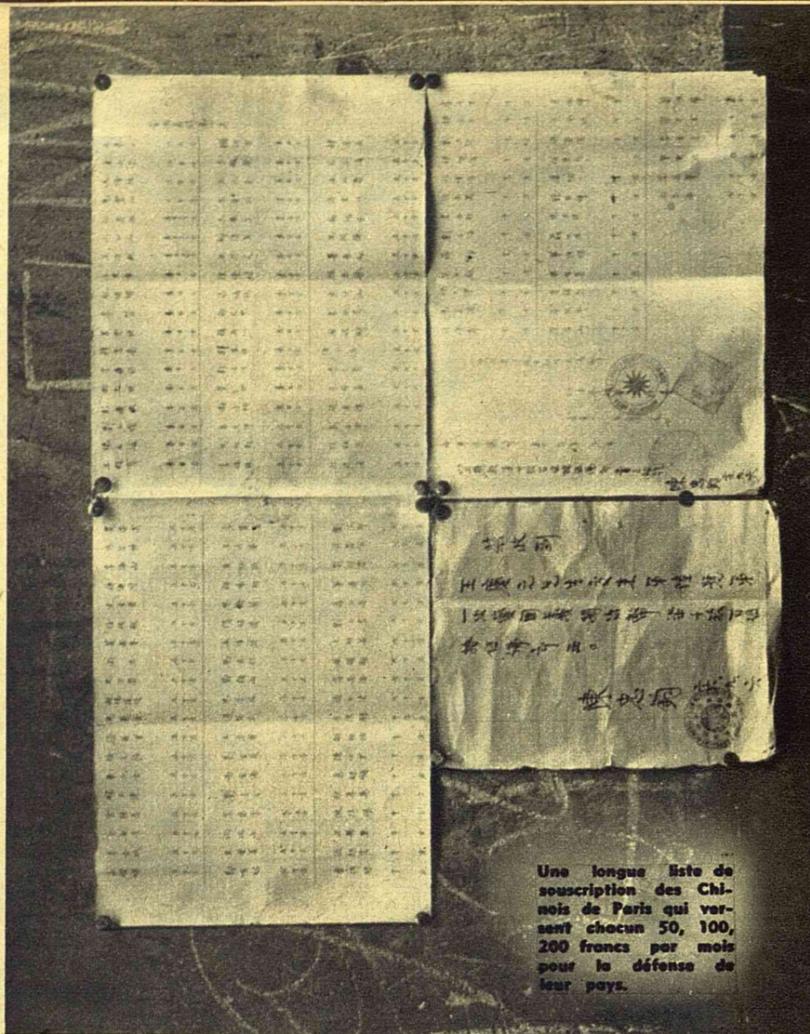
Et elle sent bien qu'il faudra le supprimer, le remplacer par des vitres ouvertes au ciel. Tout en elle est plus gourmand de bien-être. Elle ne se souvient pas comme Jean, le maire breton, de la petite phrase méprisante de M. Flandin : « Le sordide matérialisme des masses ». Mais ses poumons revigorés cherchent en leur « sordide matérialisme », l'air pur qu'ils ont goûté.

Et le cherchant, ils poussent invinciblement vers la transformation des ateliers, et, par voie de conséquence, des conditions du travail et des lois du monde. Ils n'ont aucun respect pour les « prix de revient », le gros souci de M. Jean.

Entre les conversations d'hier sur les aventures sentimentales et celles d'aujourd'hui sur les escapades joyeuses, dans l'intimité des ateliers, l'histoire perce sa trouée, fait son chemin, et le visage d'un pays n'a plus, soudain, les mêmes traits.

Stéphane MANIER.

La semaine prochaine, vous lirez la suite de la belle enquête de Manier : « Un Américain découvre la France. »



Une longue liste de souscription des Chinois de Paris qui versent chacun 50, 100, 200 francs par mois pour la défense de leur pays.

LES Chinois, nous disait-on à l'école, éprouvent pour leur pays un amour tellement profond que, lorsqu'ils se rendent à l'étranger, ils emportent avec eux un sac de terre chinoise afin d'être enterrés, même à l'étranger, en terre natale. Je ne sais si c'est une belle légende ou la vérité, mais en tout cas elle caractérise admirablement bien ceux qui, à New-York ou en Malaisie, en Afrique ou à San-Francisco, ont fondé de petites succursales de leur grande et malheureuse patrie.

J'y ai songé en rendant, l'autre jour, visite aux Chinois de Paris. Des Chinois à Paris ? Cela existe ? Il s'agit sans doute du Quartier latin avec ses restaurants exotiques qui font tant de plaisir aux touristes étrangers. Tout au plus se souvient-on encore de ces camelots chinois qui vous offrent des bibelots dans les cafés. Erreur ; les Chinois à Paris et dans toute la France sont beaucoup plus

nombreux que l'on imagine ; ils sont des milliers : étudiants, commerçants, ouvriers. Il y en a qui résident ici depuis bel et bien quinze années, sont mariés avec des Françaises, ont des gosses français et aiment la France comme ils aiment la Chine, c'est-à-dire comme des Français.

Je leur ai rendu visite, car il me semble bien qu'en ces jours où la Chine brûle, nous avons le devoir de nous intéresser à eux et d'apprendre chez ces braves gens qui sont en contact étroit avec leur pays, comment il faut aider les défenseurs de l'indépendance chinoise.

CHEZ LES ANCIENS COMBATTANTS CHINOIS

Je suis allé à Boulogne-Billancourt, dans la grande cité de Renault, et j'ai cru me trouver à Shanghai. Il y a là une rue qui, sans doute, est une des plus paradoxales de la région parisienne. Voici d'abord le petit Rond-Point sur le-



Des Chinois réunis chez Ouang à Boulogne-Billancourt.

BOYCOTTONS LES PRODUITS JAPONAIS

quel l'un des ateliers de Renault déverses ses flots d'ouvriers. La place fourmillait d'hommes et, malgré qu'ils soient pour la plupart des Français, on se croirait plutôt sur le « corso » d'un village italien, tellement cela grouille. Et voici en suite cette rue mémorable. Les maisons sont comme partout ailleurs, mais les boutiques leur font une étrange mise en scène. Il y a là un kiosque à journaux où l'on trouve, dans la vitrine, côte à côte, une bible pour enfants russes et le texte officiel des débats du procès contre les trotskistes, ensuite il y a un restaurant ukrainien à côté d'un restaurant polonais, d'un autre tchécoslovaque, devant lequel sont assis des ouvriers arabes. Ainsi de suite. Telle est la Rue Nationale, qui devrait plutôt s'appeler Rue Internationale. Et au bout de cette rue à gauche, voici le quartier chinois.

Les ouvriers chinois de chez Renault ont à leurs restaurants, leurs logements, leur centre. Le patron du restaurant, le père Ouang, comme on l'appelle dans le quartier, est en même temps le président de l'Association des Anciens Combattants Chinois.

— En effet, dit-il avec son petit sourire, nous sommes des anciens combattants de la grande guerre. C'est à ce moment là que l'on nous a fait venir de Chine pour creuser en France des tranchées, pour travailler dans les usines et dans les mines, pour aider à la victoire des Alliés.

Vous pensez bien qu'il ne s'est pas exprimé en aussi bon français, mais l'on s'entend très bien à l'aide d'un interprète.

— Combien étiez-vous ?

— On était 150.000.

Cent cinquante mille Chinois en Europe, au côté des alliés, la plupart en France. Le chiffre est imposant.

— Il y a eu des victimes parmi vous ?

— 12.000 morts. Et je ne parle pas des bateaux transportant des Chinois qui ont été coulés.

Vite, une petite assemblée s'est formée, tous les Chinois du coin sont accourus et écoutent attentivement.

— Tiens, voilà un diplôme de la guerre. L'un parmi eux me tend un diplôme du Ministère de la Guerre, en langue française et chinoise, conférant la médaille militaire à un ouvrier chinois. De 150.000 ils ne sont plus que 1.500 anciens combattants. Les autres sont retournés chez eux. Mais d'autres ouvriers sont venus après la guerre pour travailler en France. Chez Renault, il y a des ouvriers spécialisés qui sont Chinois ; il y a des manœuvres. En 1936, ils ont participé aux grèves à côté des autres ouvriers. Ils sont syndiqués.

— Le Front Populaire a-t-il amélioré votre situation ?

— Pour ceux qui travaillent, cela va mieux. Maintenant les Chinois touchent les mêmes salaires que les Français. Avant ils avaient des salaires inférieurs (il faut dire qu'à cet égard les Chinois sont dans une meilleure situation que, par exemple, les Nord-Africains, qui ont toujours des salaires inférieurs). Mais les chômeurs, et il paraît que la moitié parmi eux est en chômage, vivent dans des conditions terribles. Combien parmi eux qui ne touchent rien, parce qu'ils ne résident pas depuis assez longtemps à Paris. Combien en est-il que l'on tracasse. Le père Ouang fait de son mieux pour les aider. Ils sont nombreux ceux qui nourrissent gratuitement.

— Et les événements en Chine ? Que faites-vous pour la Chine ?

— La même chose que pour l'Espagne. Je me dit un vieux Chinois sur un ton simple et naturel. Depuis que la guerre a éclaté en Espagne, chacun s'est cotisé. Et il y en a parmi nous qui sont allés combattre en Espagne.

— La même chose que pour l'Espagne. Je me dit un vieux Chinois sur un ton simple et naturel. Depuis que la guerre a éclaté en Espagne, chacun s'est cotisé. Et il y en a parmi nous qui sont allés combattre en Espagne.

— La même chose que pour l'Espagne. Je me dit un vieux Chinois sur un ton simple et naturel. Depuis que la guerre a éclaté en Espagne, chacun s'est cotisé. Et il y en a parmi nous qui sont allés combattre en Espagne.

— La même chose que pour l'Espagne. Je me dit un vieux Chinois sur un ton simple et naturel. Depuis que la guerre a éclaté en Espagne, chacun s'est cotisé. Et il y en a parmi nous qui sont allés combattre en Espagne.

— La même chose que pour l'Espagne. Je me dit un vieux Chinois sur un ton simple et naturel. Depuis que la guerre a éclaté en Espagne, chacun s'est cotisé. Et il y en a parmi nous qui sont allés combattre en Espagne.

— La même chose que pour l'Espagne. Je me dit un vieux Chinois sur un ton simple et naturel. Depuis que la guerre a éclaté en Espagne, chacun s'est cotisé. Et il y en a parmi nous qui sont allés combattre en Espagne.

— La même chose que pour l'Espagne. Je me dit un vieux Chinois sur un ton simple et naturel. Depuis que la guerre a éclaté en Espagne, chacun s'est cotisé. Et il y en a parmi nous qui sont allés combattre en Espagne.

— La même chose que pour l'Espagne. Je me dit un vieux Chinois sur un ton simple et naturel. Depuis que la guerre a éclaté en Espagne, chacun s'est cotisé. Et il y en a parmi nous qui sont allés combattre en Espagne.

— La même chose que pour l'Espagne. Je me dit un vieux Chinois sur un ton simple et naturel. Depuis que la guerre a éclaté en Espagne, chacun s'est cotisé. Et il y en a parmi nous qui sont allés combattre en Espagne.

— La même chose que pour l'Espagne. Je me dit un vieux Chinois sur un ton simple et naturel. Depuis que la guerre a éclaté en Espagne, chacun s'est cotisé. Et il y en a parmi nous qui sont allés combattre en Espagne.

SHANGHAI



Produits japonais: vases, fleurs artificielles, crayons, peignes, étuis, colliers de perles, etc.; reconnaissables par leur qualité camelote ou par leur marque de fabrique et qu'il est de notre devoir de boycotter.

— T'as déjà vu ça ? — un jeune m'apporte un journal chinois. Et au milieu de ces étranges caractères, pourtant si pittoresques, il me montre un article. C'est une lettre, écrite à la main par Tchu Dé, aux combattants espagnols.

— Tchu Dé, le combattant de la 8^e Armée qui vient de remporter de si brillantes victoires ?

— Lui-même. Et voilà ce qu'il écrit aux Espagnols : « Notre front est unique. Notre ennemi est commun. Vous luttiez à l'Occident contre le fascisme allemand et italien et nous luttons en Orient contre le fascisme japonais. Votre victoire est la nôtre et portera un coup mortel au fascisme. »

Et comme pour me prouver que ce ne sont pas de vaines paroles, M. Ouang me conduit dans un coin de la salle, entièrement recouvert de papiers où je retrouve les pittoresques signes chinois.

— Ce sont des listes de souscriptions pour la Chine !

— Combien d'argent avez-vous recueilli ici ?

— 7.915 francs à Boulogne-Billancourt. En un mois.

Sept mille neuf cent quinze francs. La somme est énorme pour le petit nombre de Chinois qu'il y a là.

— Cela dépasse, dis-je, tout ce que nous connaissons comme exemples de solidarité.

— Chacun donne. On verse par mois 200, 100 ou 50 francs. Le patron a versé 500. A Argenteuil, les Chinois ont collecté 12.500 francs...

Je laisse ces sommes à votre méditation. Dans la cour, des gosses jouent et rient. Leur peau est jaune, leur accent parisien. Je songe à leurs petits frères, là-bas, qui tombent sous les bombes japonaises...

VISITE AUX COMMERÇANTS

J'ai aussi rendu visite aux commerçants chinois. Ils ont leurs boutiques dans la rue d'Aboukir. On en trouve dans le quartier de la Gare de Lyon. On les rencontre partout en France.

Ces petits commerçants qui mènent une vie combien dure et difficile, ont pris une décision que je n'hésite pas à qualifier d'héroïque étant donné leurs difficultés matérielles.

Les Français les aideront. Déjà, à l'exemple de l'Angleterre et des États-Unis, où toutes les couches de la population participent au boycott des produits japonais, de nombreuses réunions ont eu lieu en France pour organiser l'action de solidarité si nécessaire, en faveur du peuple chinois. Ce sont notamment l'Association des Amis du Peuple Chinois et le Rassemblement Universel pour la Paix qui ont lancé des appels demandant à tous les hommes de bonne volonté de boycotter les produits japonais. S'adressant en particulier aux femmes, l'Association des Amis du Peuple Chinois dit : «

« Non, la France, les mères françaises ne laisseront pas sans réponse le cri de douleur que poussent les mamans chinoises auprès des cadavres de leurs petits... Déjà, dans tous les pays, les peuples ont

exprimé leur indignation. En Angleterre, Lord Cecil, apôtre infatigable de la Paix, élève sa grande voix pour exiger des Gouvernements des mesures de solidarité envers les victimes de l'agresseur. Les puissantes Trade-Unions d'Angleterre, de Nouvelle-Zélande, recommandent le boycottage des marchandises japonaises; une vague de protestation déferle sur les États-Unis d'Amérique. »

Et voici la Confédération Générale du Travail, la plus forte parmi les organisations de ce pays, qui jette tout son poids dans la balance. Les 5 millions de syndiqués unis à tous les amis de la paix de ce pays, en boycottant d'une façon systématique les marchandises japonaises, sont en mesure d'assener un coup sérieux aux exportations du Japon en France.

à Paris

Un reportage de Bertrand GAUTHIER



Des ouvriers chinois travaillent chez Renault, assis Place Nationale en attendant l'heure de la rentrée.



Des enfants chinois nés à Billancourt et qui ont bien l'air d'être les frères des enfants de Paris.

Photos « Regards »

La Voilette



..... Elle peut juste couvrir les yeux, être au visage, ce que la mitaine est à la main.

Une paysanne luxembourgeoise a elle aussi, sa voilette.

Vous devez savoir que...

La voilette bleue vous donnera un air fardée, la voilette blanche un teint d'une tendresse angélique!

Les clips en verre ou en cristal (verre incassable) s'adapteront avec n'importe laquelle de vos robes.

Si vous êtes un peu forte des hanches, les robes taillées en biais ne vous conviendront pas, le droit se tient mieux.

Le talon haut ne va pas avec un costume de sport, même si vous êtes petite. Il faut garder une démarche confortable, ce que vous n'avez jamais avec des talons hauts.

On peut faire une crème de beauté soi-même :
Vaseline blanche, 50 grammes; cire blanche, 50 grammes; blanc de baleine, 5 grammes; eau de rose, 15 grammes; essence de bergamote, 1 gramme. Faire fondre à douce chaleur les trois premières substances. Ajoutez l'eau de rose peu à peu en battant avec un fouet à mayonnaise; laisser refroidir et ajouter l'essence de bergamote.



J'ai vu dernièrement un film dans lequel une Catherine Hepburn en costume d'environ 1815 (robe étroite jusqu'à terre, taille sous les seins, escarpins à talons plats, aux rubans qui se croisent sur la jambe, chapeau à haute calotte cylindrique et large bord, encadrant le visage), tire sur un cordon qui pend du chapeau et une épaisse voilette vient se fermer devant le visage, exactement comme des doubles-rideaux impénétrables!

Puis la voilette s'affine, se rapproche de la dentelle, mais elle continue, cette voilette d'autrefois, à nous faire penser à des secrets, des rendez-vous clandestins, des amours cachés. On sortait sous une voilette épaisse, sous une triple voilette. De nos jours, il n'en faudrait pas plus pour attirer tous les regards.

Notre voilette n'existe que pour nous embellir, c'est un don du ciel, c'est un nuage qui voile les traits fatigués, les petits rides, les yeux gonflés, qui rehausse les couleurs d'un visage, cache leurs absences, retient les cheveux d'une coiffure faite à la hâte, maintient sur la tête un chapeau qui est supposé tenir par miracle, rafraîchit un chapeau qui n'en peut plus, le remplace presque.

La voilette est brodée telle ou de tout petits larges, ou

La voilette épaisse, juste couverte est à la main autour du visage en auréole, pour virer le visage. Vive la

ALLUMER Faire un bandelet de filet d'œuf de pâte, pressant d'œuf et

BARBUE Enlever un oignon la barbe du beurre cuire au avec de

SAUCE un oignon poivre, d'ail et un peu de sel, sembler, sauce; p. beurre a laissez cuire doit être glace de que vous un bon barbe d'un peu de chapelure nutes.

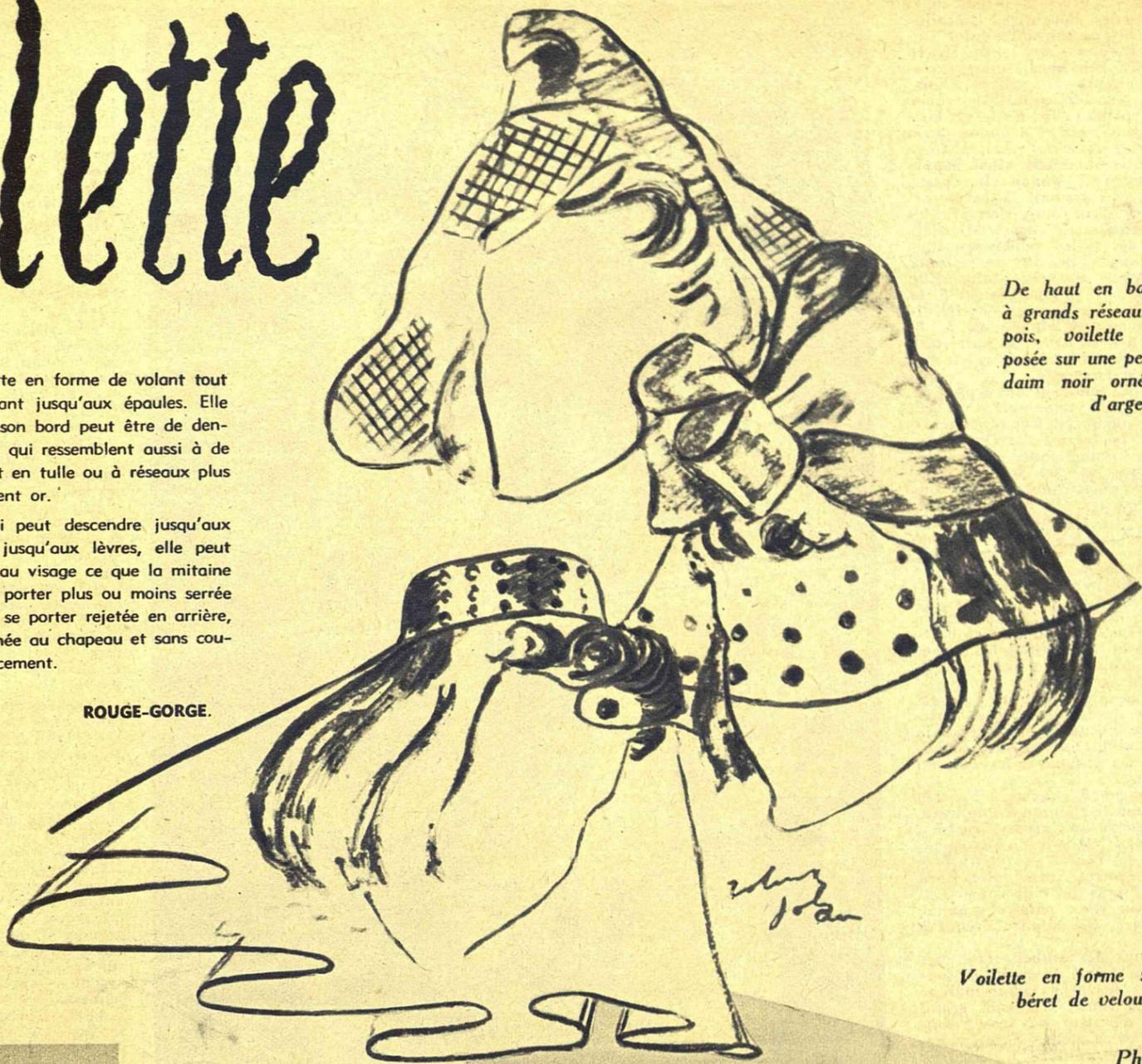
Voilette

La voilette du soir se porte en forme de volant tout autour de la tête et tombant jusqu'aux épaules. Elle est brodée de paillettes or, son bord peut être de dentelle ou de grosses mouches qui ressemblent aussi à de tout petits pompons. Elle est en tulle ou à réseaux plus larges, ou en filet entièrement or.

La voilette d'aujourd'hui peut descendre jusqu'aux épaules, jusqu'au menton, jusqu'aux lèvres, elle peut juste couvrir les yeux; être au visage ce que la mitaine est à la main. Elle peut se porter plus ou moins serrée autour du visage. Elle peut se porter rejetée en arrière, en auréole. Elle peut, attachée au chapeau et sans couvrir le visage, l'entourer doucement.

Vive la voilette!

ROUGE-GORGE.



De haut en bas : Voilette à grands réseaux, voilette à pois, voilette très légère posée sur une petite toque de daim noir ornée de clous d'argent.

Voilette en forme sur un grand bérêt de velours noir. (Lelong.)

Photo Anzon.

VOTRE TABLE

ALLUMETTES AUX ANCHOIS.

Faire une bonne pâte feuilletée. Couper en bandes. Mettre sur chaque bande un filet d'anchois, recouvrir la même bande de pâte, les coller avec un peu d'eau en pressant avec le doigt; les dorer au jaune d'œuf et cuire au four assez chaud.

BARBUE SAVOISIENNE.

Enlever la peau de la barbue et hacher un oignon que vous mettez dans un plat, la barbue dessus avec du sel et du poivre, du beurre et du vin blanc. Mettez-la cuire au four, ensuite mettez-la sur le plat avec de la sauce ci-dessous.

SAUCE. — Mettez dans une casserole un oignon coupé fin avec du sel et du poivre, du poivre de cayenne, une tomate et un peu de jus. Mettez tout à cuire ensemble, ensuite passez-le pour faire la sauce; puis mettez dans une casserole du beurre avec un peu de farine que vous laissez cuire un peu. Ajoutez la sauce qui doit être épaisse. Mettez un quart de glace de viande et passez une tomate crue que vous ajoutez au dernier moment avec un bon morceau de beurre. Recouvrez la barbue de sauce, saupoudrez-la avec un peu de fromage de gruyère et un peu de chapelure, mettez le tout au four 5 minutes.



COMME elle arrivait en haut de la côte des Bourottes, Pascaline sentit que son autre talon saignait, dans son Louis XV en déche. Elle aurait mieux marché avec ses souliers d'homme, les brodequins de démolition à Cyprien ; elle les avait laissés elle ne savait où. Les tendons de la cuisse, aussi, lui faisaient mal, à force de boitiller. Elle marchait ainsi depuis Ingrandes, sans arrêt. Quand elle entendait une auto, elle gagnait la berge, attendait au coin d'un mur, derrière un buisson. La nuit, épaisse encore, allait finir. L'ombre sentait les vendanges, toujours les vendanges. Des tas de cailloux s'élevaient, vagues, contre le talus. Elle se souvenait de son déménagement à la cloche de bois, sur cette route des Hérolles au Rochereau, un dimanche, à la nuit, avec son fils, sa fille, son autre fille couchée sur le chutrin, et son chien qui aidait à tirer la charrette.

Le jour venait, éclairant des troncs de peupliers, des haies ressemblant à de longues bêtes rampantes. Une caille gémit dans une vigne. La femme s'arrêta. Assise sur une borne kilométrique, elle se déchassa, jeta ses bas de soie déchirés dans les orties, essaya de marcher nus-pieds. Arrêtée, encore, elle remit ses souliers minables. Et Pascaline Recoupey, coiffée de sa toque à plume-couteau et vêtue de son manteau et de sa robe plate de chercheuse de mâle, dans l'aube des Hérolles, reprit son chemin à grandes enjambées. Le mur du cimetière, là-bas, au coin de la route de Luxeuil, l'attirait. Un chien aboya, dans le fond de Saint-Romain. Un autre lui répondit, puis un autre. Les chiens des Hérolles annonçaient-ils le retour de la femme à Cyprien ? Cette lumière qui se plaquait sur la route telle la lumière du bistrot sur le boulevard de la Gare, c'était la lumière de la boulangerie Sarrazin qui faisait sa première tournée. On entendait le bruit du pétrin mécanique.

La femme tourna à gauche, à l'entrée du bourg, traversa le chaume à Popineau, sous le noyer tordu aux grosses racines, là où elle attendait, le soir du jugement. Elle entra dans les ronces jusqu'aux hanches, jusqu'au ventre. Ainsi qu'au bord du fleuve noir, dans la ville, une fraîcheur frappa ses yeux pâles, agrandis, son visage maigre. Un chien se remit à japper.

À grands coups de jambes, dans les herbes, la femme allait de saule en saule, se reprochant de ne pas avoir marché assez vite sur la route. Il faisait grand jour ; les nuits n'étaient pas assez longues. Il y avait deux mètres d'eau, pourtant, sous le madrier, dans le trou où elle venait savonner les chemises à Cyprien ; il y avait toujours deux mètres d'eau, en toutes saisons... Des hommes passèrent de l'autre côté des marais, des vendangeurs. On voyait, au-dessus des pisseaux de vignes, les hottes goudronnées accrochées aux charreaux.

La femme se retourna, s'arracha des ronces coupantes. Pieds nus sur les cailloux, ses « décolletés » restés dans la boue du lavoir, elle alla, au bout du chemin, loqueter la barrière à claire voie. La cour était balayée, en ordre, les fagots tassés contre la servitude. La clé de la turne pendait au clou, près de la châtière. Pascaline allongea sa main brûlante, ouvrit la porte... Avec la femme, une grande clarté entra dans la chambre. Une clarté froide, éclairant le capot du mort, sur le mur nouvellement blanchi à la chaux, la lampe à abat-jour de maison riche, le chromo de la glace-réclame, les rideaux de la bouillie. Ses pieds sanglants sur les carreaux neufs remplaçant les carreaux usés, près de la grosse table, Pascaline regardait... Sa fièvre était tombée. Ces mains brûlantes, depuis le parapet du pont, là-bas, au-dessus du fleuve noir, sous les cheminées d'usines, cette fièvre sauvage, dans tout le corps... Elle ne sentait point la fatigue, ses jambes ne lui faisaient plus mal. Elle avait grand faim, seulement, une faim de bête, à hurler.

Débarassée de son manteau de poule en deuil, elle s'est vêtue d'un caraco à boutons blancs, trouvé sous le capot, et pieds nus, encore, chevelure au vent, dans le soleil, elle a passé devant la pierre 1820, monté le chemin menant à la boulangerie. La faim la torture au ventre. C'est drôle, comme elle a faim. Mme Sicard nettoie ses vitres en causant avec la femme à Victor Bardin, venue chercher un boisseau de braise.

— Une livre de pain, Madame, demanda Pascaline en faisant voir ses vingt sous au creux de sa main.

Elle se souvient de ce que lui disait sa mère, la Chapelet, autrefois : Il faut toujours faire voir son argent, quand on achète du pain.

Les femmes restent muettes, ne paraissent point surprises que la Recoupey soit revenue aux Hérolles. Peut-être Sicard

(*) Voir « Regards » depuis le 25 novembre.



Pascaline

UN GRAND ROMAN INÉDIT.
de Georges DAVID

ILLUSTRATION DE LINGNER

l'a-t-il vue traverser le chaume à Popineau ? Le dos au comptoir, la femme à Victor Bardin regarde la robe de soie plaquée, étroite, sur les longues jambes nues. Elle regarde les chevilles entamées, remonte au visage creusé d'ombres, cherchant à voir les yeux. Mme Sicard coupe un morceau de pain dans la balance de cuivre, en ajoute un autre, pour faire le poids, rend deux sous, sans plus de conversation.

— Dix-huit et deux...

Ayant encore salué fort poliment, la femme à Cyprien s'en va. Et sitôt le coin tourné — n'entendant point Mme Sicard déclarer maintenant qu'on devrait recevoir ça avec des fourches — elle mord dans son pain, à grands coups de mâchoires.

+ +

Assise, droite, sur le tabouret, près de la flambée d'épines, les mains croisées à plat sur les genoux, Pascaline attendait la nuit. Elle attendait aussi la nuit dans la maison, le dimanche où ils avaient déménagé au son du phonographe à la mère Soudy... Les jambes mortes, elle n'avait pas osé s'allonger dans les draps frais du lit à édreton rouge, ni dans l'autre lit, fait d'une vieille caisse. Elle avait traîné un fagot, trouvé des allumettes,

près d'un calendrier vieux de deux ans. Elle restait là depuis le matin, ne se relevant que pour jeter une brassée d'épines dans le feu. La nuit ne serait pas longue à venir : le rai de jour de la châtière mourait, au bas de l'armoire, et l'ombre descendant des solives enveloppait le capot, contre la chaux du mur. Des charrettes montaient la Croix-des-Veaux, des charreaux lourds, pleins ras bords.

Et voilà qu'après un long silence, quelqu'un a remué la barrière du chemin, toujours comme le dimanche où ils attendaient la nuit pour partir. Deux coups, maintenant, à la porte de la chambre. Un autre. Et Pascaline n'ayant pas répondu, le loquet se souleva, la porte s'ouvrit.

— Je vous demande pardon, Madame, disait Mme Charaudeau, menue et difforme dans l'ombre, sous son châle à franges.

Pascaline se leva, le dos à la flamme. Et Mme Charaudeau qui, s'excusant, était allée chercher une chaise près du lit et l'approchait de la cheminée, disait encore :

— Je vous salue, Madame Recoupey. Ah ! Je savais bien que vous reviendriez. Ayant relevé son châle, un peu, et posé

sa main d'enfant sur la main décharnée de Pascaline, elle demanda :

— Voulez-vous venir faire les vendanges à la maison ? Vous me rendriez bien service.

Elle disait le tourment des vendanges les travaux les plus pénibles de l'année. M. Charaudeau le répétait souvent, les vendanges étaient plus pénibles que les métives et que les pâtures. Si, seulement, on pouvait avoir des femmes... La fille à Lutreau devait venir, mais elle avait attrapé une mauvaise grippe.

Les flammes éclairaient, par à-coups, visage des deux femmes, leurs mains immobiles sur leurs genoux. Mme Charaudeau se leva, disant :

— Je vais allumer la lampe, voulez-vous ?

Elle alluma la lampe à abat-jour rose au bout de la table, et ayant vu que Pascaline avait les pieds nus, elle alla chercher des socques sous l'armoire.

— Je vous ai écrit plusieurs fois, continuait Mme Charaudeau, mais les lettres se perdent dans les bureaux de poste.

Elle se repentait de n'avoir point pensé à apporter un peu de soupe, dans sa casserole. Elle l'aurait fait réchauffer sur les tisons.

Elle expliquait qu'elle venait souvent à la Croix-des-Veaux, faire le ménage le samedi, surtout, tous les samedis qu'elle s'imposait. Elle attendait Mme Recoupey. Elle ne le disait à personne, mais elle savait que Mme Recoupey reviendrait chez elle. L'an dernier, pour Pâques, elle avait fait blanchir les murs par les maçons du Ruchereau. Elle n'avait rien de rangé : les numéros du « Petit Echo de la Mode » étaient dans le bas de l'armoire.

Penchée, maintenant, sur son tabouret rapproché de Mme Charaudeau, qu'elle avait tant désirée dans son voyage, Pascaline disait, de sa voix hésitante :

— Je parlais de vous, Madame... Je parlais à Zélie, au bistrot de l'avenue de la Gare. Je lui disais : Elle s'appelle Mme Claire Charaudeau... J'ai aussi entendu, un soir, là-bas dans la ville, cette chanson, vous savez, cet air de piano ?

D'un geste machinal, en parlant, elle faisait encore tourner son alliance d'or autour de son doigt. Et Mme Charaudeau remarqua que la sienne était aussi très grande, et qu'elle la perdrait facilement. Puis, timide, elle complimenta Pascaline sur sa belle chevelure blanche — du vrai argent — sur ses yeux, ses yeux jeunes jeunes...

Alors, la femme se révoltant, redressant sa face ravagée. Arrachant les boutons de son caraco, elle parlait à mots vifs lents. Non, non, pas des yeux jeunes des yeux de garce ! de garce ! de garce ! Fulgence des Jalletières le disait. Et Juliette le chômeur, qui l'avait aussi déchiré dans l'escalier. Son regard s'embua (depuis combien de temps n'avait-elle pas pleuré ?) une larme s'écrasa sur son poing, pendant qu'elle tordait son jupon de soie.

Rapprochée encore, elle toucha de ses longs doigts maigres le châle de Mme Charaudeau. Et tout de suite, Mme Charaudeau, penchant aussi son visage fin dans la lumière, se remit à parler de récoltes de l'année, donnait des nouvelles des Hérolles. Compain de la Motte-Chardieu était maire, à présent. Mme Soudy venait de céder son bureau de tabac à son gendre, le maréchal. Le caiffa ne faisait plus sa tournée ; l'homme qui le remplaçait sortait de Saint-Romain... Elle ne prononçait point le nom de Cyprien, ni celui de Gaétan, l'autre forçat, ni le nom de la petite fille morte, et de l'autre fille morte, aussi. Elle disait son grand contentement de ce que Mme Recoupey voulait bien venir l'aider dans ses travaux de maison. Pourrait-elle l'aider, encore, après les vendanges ? L'ouvrage ne manquait pas chez Mme Charaudeau. Elle voudrait faire la lessive avant les froïds. Et tout ce linge à raccommoder, haut comme ça de linge. A la ferme-château quand on finissait à un bout, il fallait recommencer à l'autre. Et les servantes vieillissaient, la maîtresse aussi... C'était entendu : Mme Recoupey viendrait à la maison tous les jours...

Debout devant la lampe, leur ombre s'allongeait sur le mur, près du capot de droguet, Mme Charaudeau pose sa main sur le bras de Pascaline.

— Et vous rentrerez tous les soirs à la Croix-des-Veaux, disait-elle, tous les soirs, Madame. Je sais ce que c'est : on aime bien son chez soi, à la brune.

Par politesse, Pascaline voulut sortir sur le chemin. Et Mme Charaudeau s'excusa, se défendant d'avoir peur. Il ne fallait pas avoir peur des chiens, ni des gens ; il ne fallait pas avoir peur des morts... Puis elles marchèrent en silence, dans la nuit brumeuse, apaisées ; tantôt rapprochées côte à côte, et tantôt éloignées un peu, à cause des ornières pleines d'eau où Mme Charaudeau, claudiquant sous son châle, enfonçait ses bottines de drap.

FIN

LE TERME

AU FOU!

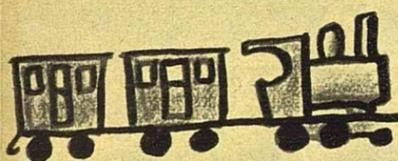
-J'AI PENSÉ QU'IL VOUS SERAIT AGRÉABLE, MON CHER PROPRIÉTAIRE, QUE JE VOUS DEMANDE DE ME MAJORER, DE 400%, LE PRIX DE MON LOYER

-CETTE AUGMENTATION N'EST QUE PROVISOIRE!

-ÇA VA BIENTÔT DIMINUER?

-NON, IL Y AURA UNE AUTRE AUGMENTATION DE 10% AU MOIS DE JUILLET!

-VOUS NE M'AVEZ PAS DONNÉ D'ÉTRENNES L'AN DERNIER!
-TRÈS JUSTE! CETTE ANNÉE, VOUS AUREZ LE DOUBLE!

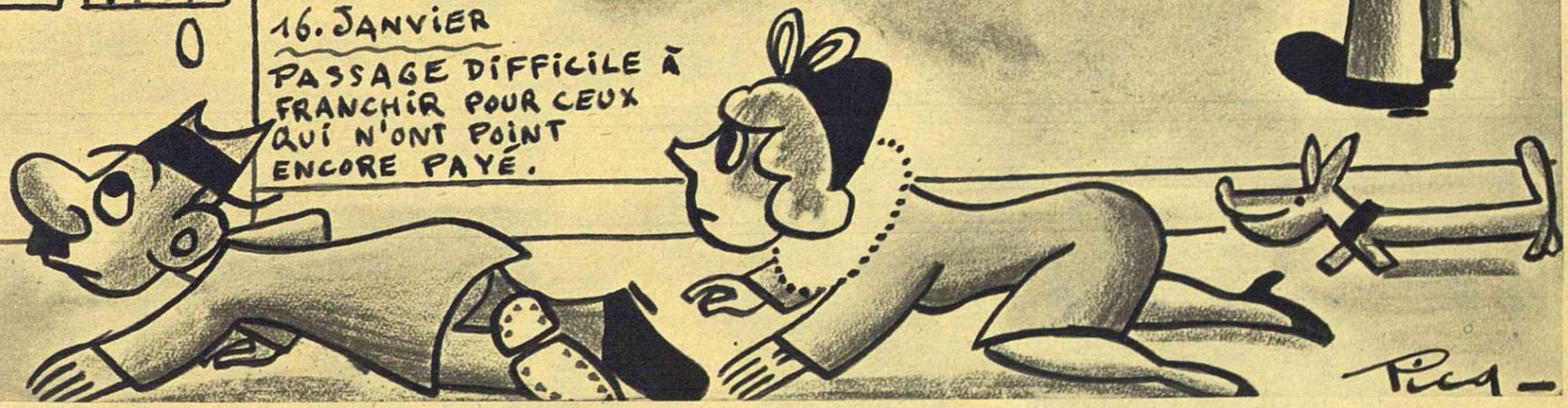


-JE VOUS APPORTE UNE JOLIE PETITE QUITTANCE!...
-MERCÌ, JE VOUS ASSURE QUE CELLE D'IL Y A TROIS MOIS EST ENCORE BONNE!

-ENFIN, VOILÀ LA QUITTANCE! J'AVAIS TELLEMENT PEUR D'AVOIR ÊTÉ OUBLIÉ!...



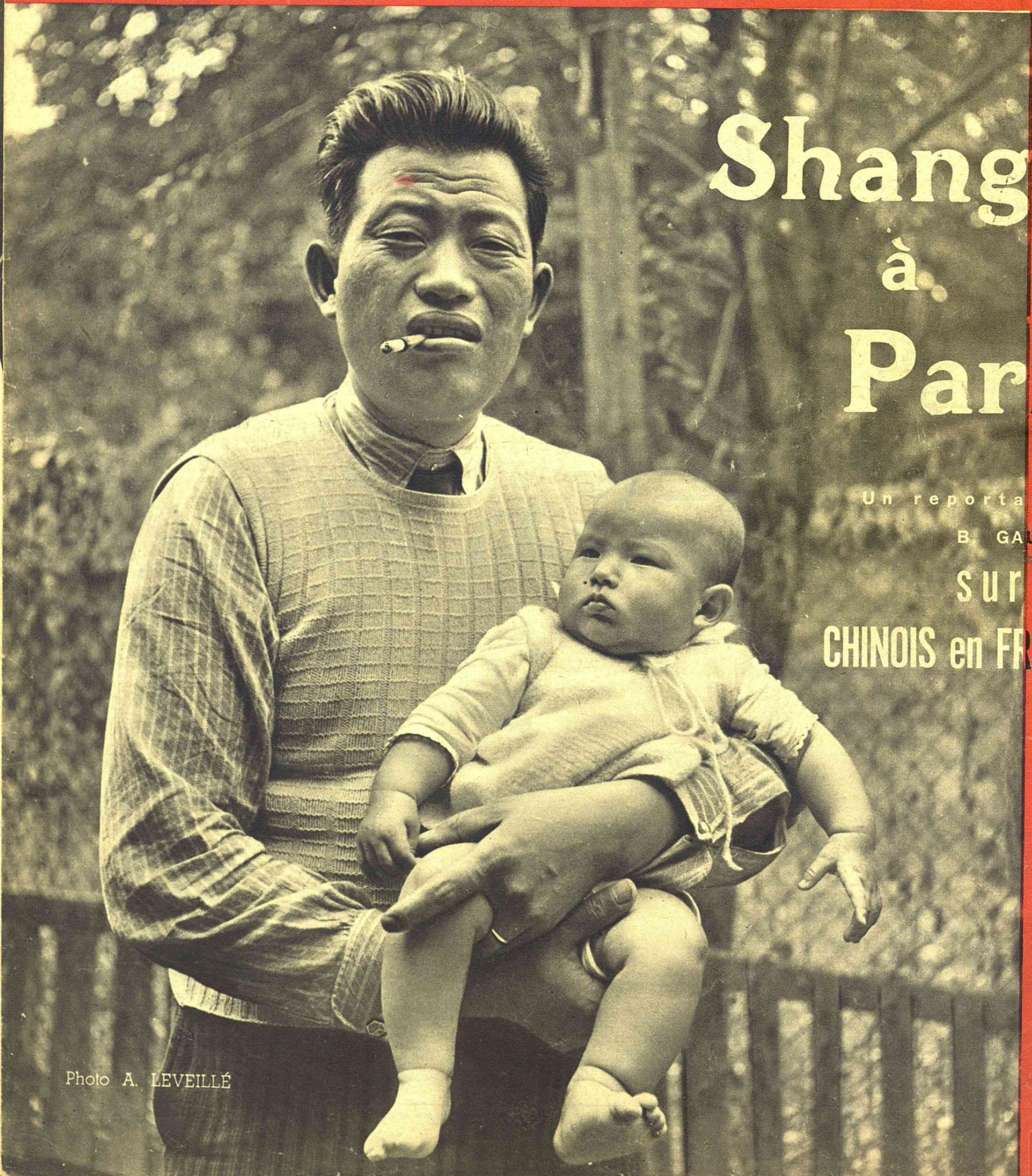
16. JANVIER
PASSAGE DIFFICILE À FRANCHIR POUR CEUX QUI N'ONT POINT ENCORE PAYÉ.



décharn
s vend
driez bi
vendange
e l'anné
vent, qu
ibles qu
. Si, se
mmes...
mais el
ppe.
-coups,
mains in
Chara
e, voule
jour ros
que Pa
alla che
fois, con
s les le
de post
int pens
dans un
auffer su
t souven
ménage
edis qu
Recoupe
mais ell
viendrait
ques, ell
r les ma
rien de
Echo d
de l'an
tabouret
u, qu'ell
age, Pas
te :
ne... J'e
venue de
s'appell
aussi en
ille, cett
piano ?
lant, ell
ance d'o
araudea
ussi trop
cilement
Pascalini
- du vra
x jeunes
redress
bouton
mots vic
jeunes
e garce
t. Et Ju
dechiré
bua (de
-elle pas
sur son
on jupon
a de ses
de Mme
me Cha
isage fin
rler des
nouvelles
tte-Chan
ne Soudy
bac à son
ne faisait
rempla
Elle ne
prien, ni
i le nom
utre fille
and con
pey vou
travaux
encore
ne man
au. Elle
es froids
er, haut
-château
il fallait
servantes
... C'était
rait à la
r ombre
capot de
sa main
soirs à
tous les
est : on
ne.
it sortir
eau s'ex
il ne fal
ni des
neur des
silence
; tantôt
tôt éloi
res plei
claudi
es botti

regards

1fr.50
1.75 BELGES
0.35 SUISSE
24 pages



Shangha à Paris

Un reportage de
B. GAUTHIER
sur les
CHINOIS en FRANCE

Photo A. LEVEILLÉ